

L' H O M M E
S O C I A B L E ,
E T
L E T T R E S
P H I L O S O P H I Q U E S
S U R
L A J E U N E S S E .



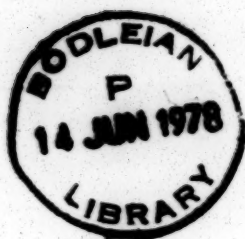
A L O N D R E S ,

Et se trouve

A P A R I S ,

Chez J. B. D E S S A I N *Junior*, Libraire, Quai
des Quatre-Nations , au Pavillon des Arts.

M. DCC. LXXII.



L



Ce
po
da
qu
em
de
pa
di



L' H O M M E

S O C I A B L E.

Va soli. Ecclésiast. Cap. IV.



A nature a fait l'homme
sociable ; sa constitution
& ses besoins le prouvent.

Ceux qui se sont donné la torture
pour trouver l'origine des sociétés
dans la crainte , l'ambition ou quel-
qu'autre passion , auroient pu mieux
employer leur temps : il n'y a point
de système à faire , où la nature
parle si clairement. Il suffiroit de
dire que dès qu'il y a eu des hom-

A

2. *L'Homme sociable.*

mes, il y a eu une société. Heureusement, ces discussions ne fatiguent guere que ceux qui les font. Une erreur vraiment préjudiciable, seroit de prétendre que les sociétés établies sont corrompues; que ceux qui n'en ont point, ou qui n'en ont d'autre que celle des animaux, sont les plus heureux. Toute fausse qu'est cette idée, elle a eu & elle a encore ses partisans. L'éloge pompeux qu'ils ont fait de la vie & des mœurs des Sauvages, de leur liberté, de leur ignorance, & même de leur barbarie, leur a fait une réputation : ce n'est pas le premier paradoxe qui ait réussi. Qu'est-ce donc que la liberté dont jouit un Sauvage ignorant & barbare ? Un couteau entre les mains d'un furieux.

L'Homme sociable. 3

En comparant les maux que l'ignorance & la barbarie ont faits aux humains, avec ceux qui sont le fruit des passions ordinaires, je ne fais si les premiers ne sont pas plus cruels & en plus grand nombre que les autres. Des Auteurs plus modernes, & partant du même principe, ont avancé, malgré le cri de la nature, qu'on ne peut vivre sagement & heureusement que dans la solitude : delà ces peintures admirables d'un état où l'on semble recevoir une nouvelle vie, où l'on n'est occupé que de soi, où l'on jouit en paix de ses facultés, dont on croit enfin ne se lasser jamais : fruits d'une imagination échauffée, qui amusent les Lecteurs, qui jettent dans l'égarement, dans un repentir

4 *L'Homme sociable.*

tardif, ou dans une inconstance perpétuelle, ceux qui en avoient été séduits; semblables à ces châteaux de cartes que le moindre souffle détruit, je veux dire, que le moindre retour sur notre façon d'être, décompose & réduit à rien. Ose-t-on s'assurer d'une position agréable & permanente, en combattant la nature sur tous les points? Il est inconcevable qu'il y ait une si grande multitude livrée à cette sorte de vie. Que de maux en résultent pour les Particuliers qui l'embrassent, & pour l'Etat qui le permet! Il en souffre autant que ceux qui en sont les victimes.

Puisque nous sommes sociables, vivons dans les sociétés établies. Quelque mal qu'on en dise, elles

L'Homme sociable. 5

valent encore mieux que les déserts, qu'il faut laisser aux animaux faits pour y vivre. Ils ne conviennent point à des êtres raisonnables, obligés de s'aider, de s'aimer les uns les autres.

Ce que je dis de la solitude, ne peut s'entendre de la vie champêtre, peut-être la plus heureuse de toutes; elle inspire les vertus, on y trouve les vrais avantages de la société. Le Commerce y est né de l'Agriculture, aussi ancienne que le monde. Le superflu des fruits que donnoit une terre, étoit échangé avec d'autres qui croissoient ailleurs. Le Commerce, qui s'est si fort étendu depuis, n'a-t-il pas nui à l'Agriculture? Il est devenu un nouveau lien, qui unit les nations

6 *L'Homme sociable.*

les plus éloignées comme les plus opposées par leur caractère. Il ne fait plus qu'une famille de tout le monde connu. S'il peut se soutenir dans l'état florissant dont il jouit, ce ne sera qu'autant qu'on aidera l'Agriculture, plus solide que lui, & à laquelle on commence à se repentir de l'avoir si fort préféré. C'étoit bien mal entendre la nature de l'un & de l'autre, que de ne pas les faire marcher ensemble ! Ce n'est qu'à la Chine que ces deux branches de richesses sont également cultivées. Laissons ces spéculations à eux qui en tirent des leçons utiles pour les Laboureurs & les Négociants, qui éclairent leurs travaux divers & en assurent les succès. Dans un champ si vaste,

L'Homme sociable. 7

bornons-nous à peindre l'homme
rel qu'il doit être pour répondre aux
vues de la nature , qui l'a fait
sociable.

On se tromperoit fort , si l'on
faisoit dépendre la sociabilité , d'une
figure agréable , d'un extérieur
affable , d'un air de douceur & de
complaisance , d'un langage aisé &
séduisant , d'une façon heureuse de
plaire ; ce ne sont là que des de-
hors. Ils ne sont point à négliger ;
ils préviennent en faveur de ceux
qui les ont. Combien leur doivent
leur fortune ! Ne sont-ils point
trompeurs ? Ne masquent-ils pas
quelquefois des vices réels ? C'est
la façade du bâtiment , ce n'est pas
l'ordonnance du dedans. Alcibiade
fut l'homme de la Grece le plus

8 *L'Homme sociable.*

aimable , & peut-être le plus corrompu. Le siècle le plus brillant de ce peuple charmant , fut celui de Périclès. Ce personnage si célèbre eut autant de part à sa décadence , qu'il en avoit eue à son éclat. Où trouve-t-on plus de ces hommes faits pour plaire , qu'à la Cour des Rois ? Ce n'est pourtant pas là qu'abondent les hommes sociables que nous cherchons : j'en fais juges ceux qui l'habitent. N'en pourroit-on pas citer qui ont accéléré la corruption des mœurs ? Ce ne sont point les hommes avarés , durs , grossiers , ou qui étalent des passions funestes à la société , qui sont formidables ; ils apprennent à se méfier d'eux. Ils ne trompent personne , leur poison est connu ; les

L'Homme sociable. 9

bords de la coupe qu'ils présentent ne sont point enduits de miel : les enfants ne s'y laisseroient pas surprendre , refuseroient d'y boire. Ce sont les serpents cachés sous les fleurs , qu'il faut craindre ; ce sont ces hommes agréables , généreux , complaisants , que les graces extérieures annoncent si bien , dont il est si difficile de se défendre , qui donnent des leçons de luxe , de frivolité , d'indépendance , qui mènent à la dépravation. Poussée à un certain point , elle n'a plus de bornes ; chaque jour ajoute aux malheurs qui la suivent. Elle mine insensiblement les Etats qui la tolèrent ; & l'autorité souveraine paie souvent bien cher l'inaction où elle étoit restée à cet égard. L'Histoire

10 *L'Homme sociable.*

est pleine des révolutions arrivées par cette funeste gradation. La décadence des Etats est un effet de celle des mœurs. Où m'emporte mon zèle ? Revenons à l'homme sociable , mon seul objet ici.

Qu'on ne s'effraie point d'avance des vertus & des qualités que ce titre exige ; ce n'est point un être métaphysique. Il n'est pas question d'un homme parfait , il n'y en a point ; & peut-être ne peut-il y en avoir. Platon ne croyoit pas plus que nous sa République possible dans la pratique : il indiquoit un état au-dessus de l'humanité , pour arriver à celui où elle peut parvenir. Le chasseur vise au-delà de sa proie , pour y atteindre. Je n'ose ni ne prétends imiter ce grand Philo-

L'Homme sociable. 11

sophe ; je ne veux peindre que l'homme sociable , tel qu'il peut être. Je ne dissimulerai pas qu'il y a des caracteres insociables , comme il y a des lieux inhabitables , avec cette différence que la nature a fait ces derniers ce qu'ils sont , & que ce n'est qu'à la mauvaise éducation qu'on doit les autres. Le marbre & la cire , malgré leur opposition naturelle , peuvent être travaillés , & devenir susceptibles des figures qu'on veut leur donner. Nous sommes encore loin de connoître toute la force de l'éducation , puisque nous nous y prenons si mal. Ne l'aurions-nous pas corrompue , au lieu de la perfectionner ? Horace s'en plaignoit déjà de son temps. Ne la commence-t-on pas trop tard ?

12 *L'Homme sociable.*

L'ame n'a-t-elle pas reçu des impressions funestes , quand on entreprend de la cultiver ? Il faudroit la prendre au berceau, si j'ose m'exprimer ainsi. Former des hommes à la société est un service plus essentiel , que de gagner des batailles : c'est l'objet le plus important de l'administration publique. S'il étoit rempli, comme il pourroit l'être , ce seroit la perfection de l'Etat ; il ne laisseroit rien à desirer. Le titre d'homme sociable exige donc des vertus , demande des qualités : personne n'en doute. Ce n'est pas que j'exclue de la société ceux qui ne les auront pas ; ce seroit la réduire à un trop petit nombre de sujets. Je veux seulement faire entendre qu'ils ne sont pas ce qu'ils devroient être ,

L'Homme sociable. 13

qu'ils manquent à l'ordre établi par la nature & par les loix ; que , si justice étoit faite , ou pouvoit se faire , on chercheroit à les corriger ; & s'ils étoient incorrigibles , on les éloigneroit du commerce des autres hommes. On prend des précautions pour se garantir des épidémies , pourquoi n'en prendroit-on pas pour se préserver de la contagion des esprits & des cœurs gâtés ? L'empire des ames fortes sur les ames foibles est une magie ; l'exemple en est une autre , aussi forte , plus étendue , plus séduisante , moins révoltante pour l'amour-propre : elle l'encourage dans ses excès. L'exemple est la regle des mœurs , en bien comme en mal : il a été , dans tous les temps , le

14 *L'Homme sociable.*

guide le plus invariable de la conduite des hommes. On auroit honte d'être mauvais au milieu d'un peuple sage ; je ne fais si un homme sage se conserveroit long-temps au milieu d'un peuple corrompu.

Voyons donc les vertus & les qualités qui constituent l'homme sociable : réunissons sous ces deux points de vue nos réflexions sur la sociabilité.

D E S V E R T U S .

L'ETRE suprême , qui a fait l'homme pour vivre avec ses semblables , a mis au fond de son cœur le germe des vertus qui pouvoient rendre sa société heureuse , comme

il a donné aux animaux cet instinct qui les sert si avantageusement pour leur conservation. C'est d'après ces notions intérieures que la plupart des loix ont été faites, pour y ramener ceux qui voudroient s'en écarter, ou punir ceux qui s'en écartent en effet. Le bien de la société est l'objet de toutes les loix. On comprend avec peine comment on a pu tourner au malheur de la société ce qui devoit faire son bonheur ; c'est l'ouvrage des passions, rien ne doit étonner de leur part. Il reste toujours à la gloire des loix, que ceux qui n'en ont point, comme les Sauvages, dont on vante si fort la liberté, ne sont rappelés aux vertus écrites dans tous les cœurs par aucun moyen ; que les cris de

16 *L'Homme sociable.*

leur conscience sont étouffés par les exemples affreux qu'ils ont sans cesse sous les yeux ; que n'ayant aucune crainte d'être punis de leurs transgressions , ils se livrent aveuglément à l'impétuosité de leurs desirs. Cette vérité nous conduit à une nouvelle preuve , que nous sommes faits pour vivre ensemble. A quoi nous serviroit cette voix intérieure qui nous enseigne nos devoirs mutuels , si nous vivions isolés les uns des autres ? Aussi voyons-nous que les gens séparés du monde sont si surchargés des observances particulieres de leur état , qu'ils oublient souvent celles dont nous parlons , & qui sont d'une toute autre importance. Ici , j'aperçois l'ordre admirable qui éclate
dans

L'Homme sociable. 17

Dans le moral, comme dans le physique de l'univers, & qui ne peut avoir que Dieu pour auteur.

Quand Aristote a dit qu'il n'y avoit dans notre entendement que ce que les sens pouvoient y porter, il n'a voulu parler, sans doute, que des connoissances qui dépendent de leur secours, qu'on ne peut acquérir sans eux. Sa pensée n'a pu être d'y comprendre ce sens intime, indépendant des différents climats, connu de toutes les nations, antérieur à toutes les conventions humaines, qui se développe avec l'âge, qui guide les enfants même avant qu'ils aient appris à réfléchir, qui condamne le mensonge, la mauvaise foi, l'infidélité, le parjure, les actions contraires à la

18 *L'Homme sociable.*

sociabilité , comme il ordonne les vertus qui peuvent concourir à sa perfection. C'est lui qui nous avertit du bien & du mal , préférable à tous les livres qui nous prescrivent nos devoirs , celui dans lequel on nous apprend le moins à lire dans notre enfance , le plus capable de nous rendre meilleurs , si nous y lisons souvent. Quel est le pere qui y renvoie son fils , la mere qui en répète les leçons à sa fille , le Précepteur qui s'en occupe plus auprès de son élève que du rudiment ? Dans tous les plans d'éducation , c'est l'article le plus essentiel , & le plus négligé.



DE LA JUSTICE.

LA première vertu des hommes faits pour vivre ensemble, est d'agir avec leurs semblables comme ils veulent qu'on en agisse avec eux. De ce principe incontestable est née la justice la plus essentielle des vertus dans le commerce des hommes : elle n'admet ni le plus ni le moins, ne fait acception de personne, exige le sacrifice des penchans & même des passions. A ce mot, la plume me tombe des mains : je suis découragé. L'universalité de l'injustice m'effraie ; je la vois répandue par-tout. Les états & les professions établis pour lui faire la

20 *L'Homme sociable.*

guerre en sont souvent infectés. L'écorce de la justice existe encore, mais c'est l'écorce d'un arbre qui ne produit presque plus de fruit. Tout le monde exige la justice de ses pareils : on n'a pas honte d'y manquer soi-même. Ce n'est pas toujours avec éclat qu'on est injuste : la vie est un tissu d'actions, grandes ou petites, qui appartiennent à la justice ; on est tous les jours aux prises avec elle. Les Rois sur leur trône, en pesant le mérite des uns avec la faveur, les sollicitations & les intrigues des autres, sont soumis, comme le reste des hommes, à cette vertu, la base de leur empire. Ils ne peuvent être injustes, sans être coupables : la souveraineté dont ils jouissent, ne les exempte pas

L'Homme sociable. 21

du blâme qu'ils méritent en s'écartant de la justice qu'ils doivent à leurs sujets. Tout homme a droit à la justice de son semblable. La fortune, avec l'étalage & la pompe qui la suit, a beau se prévaloir de la supériorité qu'elle se donne, elle ne détruira jamais la loi qui condamne les injustices sur lesquelles elle fonde si souvent sa puissance. Les temples de la justice ne sont que les représentants de celui que la nature a élevé dans nos cœurs. L'appareil formidable qui l'accompagne, qui fait trembler les criminels, n'est qu'une foible image des remords intérieurs qui déchirent l'ame des prévaricateurs. Nous en avons vus, tourmentés par cette voix intérieure, aller au-devant du supplice qu'ils

22 *L'Homme sociable.*

méritoient , le jugeant moindre mille fois que celui qu'elle leur faisoit éprouver. Tel paie d'effronterie , paroît d'une tranquillité assurée , qui rougit , qui a honte de lui-même dans le secret de son cœur. Personne ne voudroit être attaché par les liens du sang ou de l'amitié , à un homme injuste. Il n'y a que ceux qui , se mettant au-dessus des loix , tirent parti de l'injustice même des autres pour étayer la leur , & ne forment plus ensemble qu'une société de brigands , que leur crédit, leurs emplois ou leurs richesses mettent à l'abri des châtimens. Si la justice s'étendoit à tous les délits qu'elle auroit droit de punir , il y a peu d'hommes qui n'ait mérité une fois de subir le sort

de ces malheureux qui n'ont aucune ressource contre la loi qui les condamne.

Comment rappeler les hommes à cette vertu si essentielle pour eux ? Son image devrait suffire : elle est empreinte dans tous les cœurs. Elle est la source de l'ordre , & l'ordre l'est de la tranquillité publique. Ce que les proportions & les rapports font dans le physique , ce qui constitue la beauté dans les productions de l'art , l'ordre l'établirait dans le moral. Nous ne serions plus blessés de ces excès énormes , qui font frémir la nature ; nous n'entendrions plus les cris de ces victimes que l'injustice opprime ; qui , écrasés sous le poids de leur infortune , servent de marches & de degrés à l'élé-

24 *L'Homme sociable.*

vation de leurs semblables , & qui ne vivent plus que pour souffrir. Je n'adopte point , pour y remédier , ces systèmes fameux , qui prétendent que l'égalité des conditions est le vœu de la nature. C'est une chimere imaginée pour faire honneur à ses inventeurs , qui amuse la multitude ignorante ; impraticable dans le fait , qui n'a jamais eu d'exécution durable ; qu'il faut ranger dans la classe nombreuse de ces procédés dont la théorie paroît admirable , dont la pratique est impossible. La nature , qui a fait les uns plus forts , ou plus ingénieux que les autres , a décelé son intention par la supériorité qu'elle leur a donnée sur ceux qui le sont moins. Mais , en mere tendre pour tous ses enfants , afin de

de modérer les effets de cette prérogative , elle les a astreints à des devoirs envers les autres. Elle ne les autorise pas dans leurs injustices ; elle veut qu'ils agissent avec leurs semblables , tout inférieurs qu'ils puissent être par leur condition & par leurs talents , comme ils voudroient qu'ils en eussent agi avec eux , s'ils se fussent trouvés à leur place. Voilà ce que j'appelle le vœu de la nature. Il remédieroit aux maux qui désolent l'univers , il mettroit les maîtres à leur place , il laisseroit les sujets à la leur, il établiroit des rapports de justice entre tous , & rendroit la terre rivale des cieux. Nous nous laissons séduire par des fantômes ; nous fermons les yeux à la vérité : peut - on connoître les

26 *L'Homme sociable.*

hommes, & exiger d'eux cette égalité ? Partons de l'état où nous sommes ; ne nous en forçons pas où l'humanité ne peut atteindre : à force de nous amuser de ces images brillantes , on détourne notre attention de ce qui la mérite ; nous dédaignons ce qui est possible , pour courir après ce qui ne l'est pas. Nés avec l'amour du beau , nous nous méprenons sans cesse sur l'application que nous en faisons ; nous croyons beau ce qui n'est que merveilleux. Qu'ont produit jusqu'à présent ces déclamateurs fastueux , ces Panégyristes éternels d'un âge d'or qui n'a jamais été , qui ne fera jamais ? Ils attaquent les Gouvernements les mieux combinés , diminuent la subordination.

établie , prêtent des armes aux esprits séditionnaires , échauffent des têtes mal faites , nuisent à la société sous le prétexte , même dans l'intention , mais aveugle de s'éclairer , dégoûtent de leur état médiocre ou abject ceux qui n'en ont point d'autre à espérer , & que le travail rendroit plus heureux que les plus grands Monarques. Quel champ pour les Moralistes bien intentionnés , qui ont envie de rendre les hommes meilleurs , en prêchant la justice comme la base de la société !

L'HUMANITÉ.

CETTE seconde vertu suit de la première. Il y a une sorte de justice

28 *L'Homme sociable.*

à être humain , puisque nous voulons qu'on le soit à notre égard. L'une prouve la droiture de l'ame ; l'autre , sa sensibilité. Celle-là est rigide , sévère , exacte ; celle-ci est douce , indulgente , compatissante. Si la première est le fondement des sociétés , la seconde en est l'ornement & le charme. Il semble qu'il en coûte pour être juste , & qu'il n'y a que du plaisir à être humain. Cette vertu étoit plus précieuse aux Anciens qu'à nous. Plus près de l'origine des sociétés , ils en sentoient mieux la nécessité. On ne lit point , sans être touché , les détails de l'hospitalité qu'ils exerçoient indifféremment. C'étoit un droit sacré chez toutes les nations ; elle est encore en usage dans quelque coin du

monde , où la corruption générale n'a pas pénétré. On en conserve aussi le cérémonial dans quelques Monasteres , où elle est ordonnée par les Fondateurs ; son esprit , qui est l'humanité , n'y a nulle part. Il est singulier que cette vertu , la plus naturelle à nos cœurs , sur laquelle on n'a pas besoin de raisonner , qui nous entraîne par le sentiment , soit perpétuellement combattue ; qu'on se serve de la religion même , qui devroit en être la perfection , pour lui disputer ses droits. On fait plus que d'interdire l'eau & le feu à ceux qui ne pensent pas comme nous. Cesse-t-on d'être freres, pour n'avoir pas les mêmes opinions ? Quelle fumée ! quel encens aux yeux de l'Eternel, que cette multitude innom-

30 *L'Homme sociable.*

brable de victimes , qu'un zele barbare prétend avoir immolées pour lui plaire , malgré les cris de l'humanité qui les réclamoit , & qui n'avoit que sa triste voix pour les défendre ! La justice se fait obéir , l'humanité ne peut que se faire entendre. Ses gémissements sont ses seules armes ; elle craindrait d'en avoir d'autres. Elle n'existe que pour faire du bien. Elle laisse aux autres vertus la punition , la vengeance , le rétablissement de l'ordre , le maintien des loix. Toute entiere au soulagement des malheureux , elle ne se mêle que de les secourir ; c'est son seul objet ; tout ce qui s'en écarte , lui est étranger. Elle adoucit les maux qu'elle n'a pu prévenir. Sa plus grande ennemie , ici-bas ,

L'Homme sociable. 31

n'est point la dureté , la férocité ;
c'est l'avarice , la cupidité effrénée ,
l'amour insatiable des richesses , qui
pallie , qui voile les forfaits les plus
inouïs , qui fait taire la vertu même
étonnée du silence qu'on lui impose.
Regardée avec mépris par les riches
qui croient pouvoir se passer d'elle ,
& qui s'en passent en effet , il n'ap-
partiendrait qu'à eux de faire des
actions éclatantes d'humanité ; mais ,
par une fatalité inexplicable , il
semble qu'à mesure que le pouvoir
de faire du bien augmente , le desir
& la volonté diminuent. Il n'est
point d'homme , dans quelque état
qu'il soit , qui ne puisse donner des
preuves de sa sensibilité aux maux
d'autrui. Elle se trouve quelquefois
dans les conditions les moins aisées.

32 *L'Homme sociable.*

Le sentiment de leurs malheurs leur en inspire pour leurs semblables. La foule des malheureux , qui devoit toucher , attendrir les cœurs , ne sert qu'à les endurcir , comme si l'impossibilité de les soulager tous étoit une raison de n'en soulager aucun. J'ose dire que, si chaque Particulier s'exécutoit selon la mesure de sa fortune , il n'y auroit point de malheureux. Hélas ! cette idée satisfaisante pour les belles ames ; n'aura-t-elle point d'effet ? Les parures surchargées , les équipages pompeux , les tables somptueuses , tant de dépenses indécentes , malhonnêtes , criminelles même , peuvent-elles entrer en comparaison avec le plaisir de faire des heureux ? Crierait-on toujours contre la pro-

L'Homme sociable. 33

digalité des Grands , contre la dureté des riches ? Humanité sacrée venez rétablir votre empire parmi nous : si vous ne pouvez concilier les esprits , réunissez les cœurs ; rendez les uns sensibles, & les autres reconnoissants. Ouvrez une nouvelle source de plaisirs à tant d'hommes oisifs qui n'en trouvent plus , parce qu'ils les ont usé ; faites leur regretter le temps qu'ils ont perdu , par la comparaison de ceux dont ils jouissent , en faisant du bien avec ceux dont ils jouissoient en n'en faisant point ; rappelez - les à leur ame , la plus noble portion d'eux-mêmes , qu'ils ont négligé de satisfaire dans les plus doux épanchements. Il n'y a point d'homme , quelque matériel qu'il soit , qui ne

34 *L'Homme sociable.*

s'en convainquit , s'il daignoit en faire l'essai.

Le bonheur est le sujet sur lequel on a le plus écrit , & le moins réussi ; les tempéraments & les caractères, dont il est l'effet le plus ordinaire , les positions , les circonstances exigent autant de systèmes différents. Celui qu'indique l'humanité convient à tous ; s'il ne donne pas à l'ame une satisfaction qui efface tous les maux qu'elle peut ressentir , il lui en donne assez pour les supporter avec plus de facilité : c'est l'huile qui , répandue sur les plaies , en calme les douleurs. Dans l'impossibilité reconnue de pouvoir être parfaitement heureux, l'homme humain trouve dans sa bienfaisance une douceur , une consolation qui l'en dé-

L'Homme sociable. 35

dommagé : il se répond de sa fidélité aux loix de la nature ; il satisfait sa sensibilité ; il est content de lui. On est avancé dans le chemin du bonheur , quand on jouit ainsi. L'ame est le trône de l'humanité : c'est delà qu'elle répand ses bienfaits ; & par un retour digne d'elle , c'est là qu'elle amene ce bonheur que nous cherchons ailleurs , & qui ne se trouve qu'avec elle. Faire des heureux , est en effet le paradis de ce monde.

L'HONNÊTETÉ.

IL est difficile que la justice & l'humanité ne donnent pas à l'homme sociable l'honnêteté. Envisagée du

36 *L'Homme sociable.*

côté des mœurs , elle a une influence si essentielle sur toutes les sociétés , qu'elle mérite à ce titre le nom de vertu sociale. Si les mœurs bonnes ou mauvaises contribuent à la conservation ou à la ruine des Etats , il faut reconnoître que l'honnêteté , qui préside aux mœurs , est nécessaire à quiconque aspire à la dénomination d'homme sociable. Sa pratique n'est pas aussi fixe , aussi invariable que celle des vertus dont nous venons de parler ; mais sa nature ne souffre pas plus de variations qu'elles. L'honnêteté , chez nos bons aïeux , étoit plus dans les sentiments que dans les discours. Je crains que celle de nos jours ne soit plus dans les discours que dans les sentiments. Ce seroit abuser du

L'Homme sociable. 37

temps , que de l'employer à disserter sur l'honnêteté. Personne n'ignore que son moindre attribut est de régler l'extérieur ; qu'elle a sa source dans le sentiment ; qu'elle est la règle de nos actions , destinée à réprimer nos passions , à donner à notre conduite cette régularité qui la rend estimable aux yeux même de ceux qui la bravent , qui l'offensent à chaque pas. C'est une sauvegarde des loix établies. Il ne lui suffit pas de les défendre , d'aider à leur observation , elle prescrit des devoirs que les loix n'ordonnent pas ; c'est le conseil qui fait observer le commandement avec plus de facilité. La sainteté du mariage exige la chasteté dans une femme , l'honnêteté va plus loin encore.

38 *L'Homme sociable.*

Une femme honnête est au-dessus d'une femme qui n'est que chaste dans la rigueur du mot. L'honnêteté n'est pas toujours bannie de quelques ames entraînées par la séduction ; si elle ne peut les réformer , elle en arrête au moins les excès , la publicité : elle voile une partie du désordre. Je ne fais si , dans la difficulté de se préserver de toute sorte de corruption , il n'est pas heureux que l'honnêteté conserve des droits. Malheur à ceux qui n'en ont plus , qui font gloire d'avoir secoué son joug , qui autorisent le libertinage par leurs exemples. L'honnêteté publique est un rempart que les Souverains ne peuvent trop fortifier : ils garantissent leurs frontieres des approches de

l'ennemi ; ils en ont moins à craindre que de la violation des mœurs, dont l'honnêteté est la gardienne. Elle ne peut pas se défendre toute seule contre le torrent qui cherche à l'entraîner. Elle est en butte aux traits de ceux qui croiroient s'avilir en la respectant ; ils traitent de préjugés les usages qu'elle a établis. S'ils ne peuvent refuser de donner, avec tout le monde , des applaudissements à l'honnêteté du Chevalier Bayard vis-à-vis de ses Hôtes, ils se promettent bien de ne pas agir comme lui, s'ils avoient la même fortune.

On admire ces Philosophes cyniques , qui avoient banni toute pudeur de leur conduite. On réclame la liberté ; on se plaint des entraves

40 *L'Homme sociable.*

de l'honnêteté. Il vaudroit autant envier la vie des Sauvages ou celle des animaux , que nul frein ne peut arrêter. En descendant de ces prétendus Philosophes jusqu'aux brutes, on ne verroit point de trace de société. On n'apperçoit dans leur existence désordonnée , parce qu'elle est libre , aucun dédommagement des biens que procure la société à ceux qui se soumettent à ses loix.

Les détails de l'honnêteté sont infinis. Elle influe sur tous ; elle se montre au premier coup-d'œil. On risqueroit pourtant de s'en rapporter aux apparences. On la confond quelquefois avec la politesse qui ne signifie rien , quand elle n'est qu'extérieure ; celle qui vient de l'ame , est une branche de l'honnêteté qu'il n'est

L'Homme sociable. 41

n'est pas donné à tout le monde d'avoir. Combien de gens brusques, d'un extérieur farouche , négatif , possèdent éminemment l'honnêteté de sentiment & d'action. Elle se niche quelquefois , comme la vertu , chez des hommes qu'on n'en soupçonneroit pas ; elle ne se découvre qu'au grand étonnement de ceux qui en sont témoins , qui ne s'y attendoient pas.

L'honnêteté est le *decret* des Anciens. On se tromperoit fort , si on la reléguoit chez les femmes ; les hommes n'ont aucun droit de s'en dispenser. Son air , à la vérité , n'est pas tout-à-fait le même chez eux : elle s'y montre avec une espèce de force qui ne sied point aux femmes , qu'un peu de timidité

42 *L'Homme sociable.*

doit toujours accompagner , qui les embellit au lieu de leur nuire. Compagne des graces , leur apasage , elle inspire le respect chez les femmes ; elle se fait craindre chez les hommes. On ne sauroit trop la faire aimer aux jeunes personnes. Cicéron , dans ses Offices , abrégé sublime de la loi naturelle , exalte l'honnêteté , en fait un principe de son système. C'est là qu'en l'associant à la probité , qui n'est autre que la justice , il avance cette belle maxime qui , dépouillant nos âmes de la servitude & de la crainte qui les avilissent , les soumet à l'honnêteté. Il veut qu'elle suffise pour nous interdire toute action mauvaise , quand les Dieux mêmes devroient l'ignorer toujours.

L'Homme sociable. 43

L'homme honnête & l'honnête homme, quoique partant du même principe, ne sont pas absolument la même chose. L'honnête homme n'annonce que la probité; l'homme honnête dit un homme à qui cette probité ne coûte rien; qui ne se fait aucune violence pour la pratiquer; que les nuages des passions n'offusquent jamais; qui n'a pas besoin de discuter le juste & l'injuste. Il n'hésite point entre l'honnête & l'utile. Son ame est préparée d'avance, quelque soient les objets qu'on lui présente. Il n'a qu'à suivre son penchant qui l'entraîne toujours vers ce qui est bien.

Ce seroit peut-être ici le lieu de parler plus spécialement des mœurs sur lesquelles on a tant écrit, la base,

44 *L'Homme sociable.*

le soutien & la félicité des sociétés !
Ce que j'ai dit des vertus précédentes , s'y rapporte entièrement.
Qu'est-ce qu'avoir des mœurs , si ce n'est être juste , humain & honnête ? Ajoutons-y le courage , il ne leur est pas étranger , comme on pourroit le croire au premier abord : il en faut pour concourir au bonheur des sociétés.

LE COURAGE.

QUELQUE grandes , quelque nécessaires que soient les vertus dont j'ai fait mention , elles ont besoin d'être soutenues par une autre encore , dont on ne connoît pas assez tôt l'importance ; qu'on n'est plus

L'Homme sociable. 45

à temps d'acquérir à un certain âge ; dont on sent la nécessité à tous les instants de la vie ; que les Maîtres sont bien éloignés d'apprendre à leurs élèves , qu'ils croient plus faciles de conduire par la crainte. Je parle du courage , de cette vertu qui , élevant l'ame au-dessus des miseres , des ennuis & des travaux , inséparables de la condition humaine , s'accoutume à ne craindre véritablement que de faire le mal ; que les dangers n'épouvantent pas ; que les passions ne subjuguent jamais ; que les revers n'altèrent pas ; que les infirmités n'affoiblissent pas ; que la mort même trouve sans murmure. Les vertus sont des parfums qui ne s'exhalent jamais avec toute leur perfection , à moins que le

46 *L'Homme sociable.*

courage ne les anime ; sans lui on n'est vertueux qu'à demi : il faut du courage pour l'être tout-à-fait.

Le courage , dont il s'agit , qu'on pourroit enseigner aux enfants , comme on leur apprend à lire , n'est point cette vertu machinale que l'exemple produit , que l'enthousiasme inspire , que la récompense étourdit , que l'ambition transporte , qui se perd quand elle n'est pas soutenue par ces motifs , plus dépendants des passions , que de l'ame même qu'elles agitent. Tel affronte la mort au milieu des combats , qui la redoute dans son lit , qui ne peut survivre à une disgrâce , qu'une espérance trompée met au désespoir. N'y en a-t-il pas qui ont mieux aimé mourir que de souffrir ;

qui croient montrer du courage en se donnant la mort , faute d'en avoir assez pour résister à l'infortune. Caton , tout grand homme qu'il étoit , en défendant la cause de la République , eût été encore plus grand , s'il eût voulu survivre à la perte de son parti ; il eût acquis , à plus juste titre , l'immortalité dont il jouit dans le souvenir des hommes, s'il se fût contemé , comme dit Lucain , de la gloire d'avoir préféré le vaincu au vainqueur que soutenoient les Dieux , *causa Diis placuit victrix , sed victa Catoni.*

On a beau exalter l'héroïsme de ceux qui ont préféré la mort à une vie amère & douloureuse , ils sont coupables envers la nature qui le défend par cet instinct puissant

48 *L'Homme sociable.*

qu'elle a donné à tous les êtres pour leur conservation ; ils le font aux loix qu'on élude tous les jours ; ils le font aux yeux de l'Etre suprême qui, leur ayant donné l'existence, ne leur a pas cédé le pouvoir de la détruire. Tout ce que la Philosophie mal entendue a inventé de sophismes , pour autoriser le suicide , ne sauroit prévaloir contre la raison qui le condamne. S'il y a de la lâcheté à craindre la mort , n'y en a-t-il point à la préférer à une vie malheureuse ? Si Marius , assis sur les ruines de Carthage , est un exemple des révolutions de la fortune , il en est un du courage , qui apprend à les surmonter. Qui a jamais pu fonder mieux sur ses revers, la liberté de s'ôter la vie , que ce
Bélisaire

L'Homme sociable. 49

Bélifaire fameux , que ses hauts faits ont rendu moins célèbre que son courage dans les disgraces affreuses qu'il essuya ? L'Histoire ne manque pas de preuves du courage dont je parle.

Je crois que l'organisation & la qualité du sang ne sont pas indifférentes à cette vertu , que des soins assidus dans l'enfance pourroient corriger les oppositions qu'elles y forment , ou avancer les dispositions qu'elles y portent. Je crois encore plus affirmativement , que la raison éclairée en est la source la plus pure. Combien de malheureux ne le sont en effet que par la crainte ! la crainte ne les a obsédés, aveuglés, que faute de raisonner. La crainte n'est point, comme on le dit tous les

50 *L'Homme sociable.*

jours, au-dessus de la raison. La raison qui ne détruit pas la crainte, n'est pas digne de son nom.

Pour ramener à l'avantage de la société cette vertu admirable, jettons les yeux sur les besoins généraux d'une nation, sur les besoins particuliers de ceux dont elle est formée, & nous verrons le courage, je ne dis pas utile, mais de première nécessité dans les divers accidents qui attaquent la propriété, la vie, l'honneur des citoyens. Quel est l'homme assez heureux pour se passer de courage, ne dût-il lui être nécessaire que pour résister aux séductions de la fortune qui le flatte, aux amorces des plaisirs qui naissent sous ses pas, si propres à corrompre les cœurs les mieux faits, pour

L'Homme sociable. 51

veiller à la conservation de l'état dont il jouit ? S'il n'a pas exercé son ame au courage , il y succombera. Il est aussi nécessaire à la vie morale de l'homme , que les aliments le sont à la durée de son existence. Quel service essentiel l'Etat peut-il attendre des ames lâches ? De quels secours seront-elles à la société particuliere ? Quelle est la profession qui puisse se passer de courage ? L'amitié , la plus douce des vertus , en a besoin comme les autres. Qu'eût été celle de Pilade pour Oreste , celle de Damon & de Pythias , sans ce courage qui a rendu leur amitié un modele immortel ? L'amitié a des droits : elle exige des sacrifices. Il en coûte pour mériter le titre d'ami.

52 *L'Homme sociable.*

Les vertus , dont nous venons de parler , sont en quelque sorte les sources de plusieurs autres que la société exige , & dont l'homme sociable ne peut se départir : la fidélité dans les promesses , la vérité dans les paroles , les sûretés dans le commerce , la tolérance dans les opinions , l'indulgence dans les supérieurs , la subordination dans les inférieurs. Disons un mot de chacune d'elles , relativement au bonheur de la société , auquel elles doivent servir.



LA FIDÉLITÉ.

IL est établi que les promesses sont des liens indissolubles , que les contrats ne sont faits que pour en assurer l'objet contre les événements qui pourroient en empêcher l'exécution. L'univers est plein de promesses éludées ; on a recours à la Justice même pour les annuler : ne pouvant juger de ce qu'elle ne voit pas , elle condamne souvent , malgré elle , ceux qui ne sont pas munis de témoignages qui fondent leurs prétentions , qui ne sont pas revêtus des formalités prescrites par la loi. La probité a beau se récrier contre des violations que la conscience

54 *L'Homme sociable.*

condamne , on n'en est pas plus avancé contre un citoyen pervers qui se fait un jeu de ses promesses. Pour anéantir ces sortes d'obligations , on allegue les motifs les plus misérables ; on emprunte les lumieres de gens corrompus ; & , à l'aide de quelques interprétations forcées que la chicane fournit , on se croit aussi tranquille dans sa prévarication , que si l'on n'étoit pas coupable.

Cette fidélité existe encore chez les Suisses ; il ne reste , entre les mains des contractants , aucun témoignage écrit de leurs conventions : jusqu'ici personne ne s'est plaint d'une contravention en ce genre.

N'est-il pas singulier que la fidé-

lité conjugale semble , parmi nous , n'obliger véritablement que les femmes ; qu'il n'y ait qu'elles qui soient déshonorées aux yeux du Public quand elles y manquent ? Nous préserve le Ciel , qu'à force d'imiter les hommes sur ce point , elles en viennent à ne plus rougir de leur infidélité , & que nous nous accoutumions insensiblement à leur accorder la même indulgence que nous accordons aux hommes si injustement ! Quant à la fidélité dans le commerce , il reste encore de la gloire pour ceux qui l'observent. Le Gouvernement , attentif à cette branche du bonheur public , vient de lui accorder des distinctions qui ont autant pour objet la fidélité reconnue , que l'agrandissement du

commerce. Ces distinctions honorables suffisent pour venger le commerce des dédains qu'affectent pour lui, faute d'en connoître l'importance pour l'Etat, des gens qui n'ont quelquefois d'autre mérite que d'avoir eu des aïeux qui les ont ennoblis. Nous nous passons les uns aux autres des contradictions, des inconséquences naturelles à la faiblesse humaine, nous ne devrions pas nous permettre celles qui nuisent essentiellement à la société.

Les serments n'ont sur les promesses qu'une solennité extérieure, de plus respectable par l'objet qu'ils attestent comme garants de la fidélité qu'ils promettent ; dans le fond, ils ne sont pas plus inviolables que les promesses. Quel reproche ne

doivent pas se faire ceux qui brisent ce lien , avoué & sacré chez toutes les nations, dans toutes les sociétés ! Comment pourroient-ils assurer la fidélité des sujets pour leurs Souverains , s'ils donnoient des dispenses de celle qu'on a jurée à Dieu ? C'est porter un coup mortel aux bonnes mœurs , que d'attaquer la religion des serments. Les passions ne manquent jamais de prétextes , bien ou mal colorés , pour arriver à leur fin. Quelle est la Monarchie qui n'en fournisse pas des exemples formidables ?



LA VÉRITÉ.

Il en est de la vérité dans les paroles , comme de la fidélité dans les promesses ; l'une oblige comme l'autre. La prodigieuse multitude de menteurs a fait un mérite nouveau à ceux qui ont & qui méritent d'avoir la réputation d'être vrais. Les gens faux sont dans la classe des menteurs ; leur objet est le même. On feroit un traité de toutes les modifications qu'ils emploient pour déguiser la vérité. Ce sont les inventeurs des équivoques , de ces termes ambigus qui , en voilant leur malice , obscurcissent & font méconnoître la vérité , ce flambeau

fait pour assurer la marche de ceux qui sont dans les ténèbres. Leur parole est une monnoie qui n'a qu'une valeur apparente ; elle dépend , pour la durée , de l'adresse du fabricant ; & avant que d'être découverte pour ce qu'elle est , elle a atteint son but, qui est de tromper. Les loix n'ont rien statué contre les menteurs & les gens faux : le mépris qu'on a pour eux , lorsqu'on les connoît , est une punition trop légère , & qui n'a pas lieu toujours. Il en est d'eux , comme des nourrices qui trompent leurs nourrissons, en leur donnant un lait qui les tue , ou qui les fait languir toute leur vie ; comme des gens de Justice , qui , par l'appât du gain , embarrassent leurs clients dans des procès

ruineux ; comme des Directeurs qui , en inspirant des scrupules mal fondés , mettent la discorde dans les familles , ou se mêlent des affaires temporelles qui ne sont pas de leur état ; enfin , comme tant de Médecins qui , sans s'affurer du tempérament particulier de leurs malades , sans connoître bien la nature du mal qui en est inséparable , ne suivent qu'une routine générale qui en tue souvent autant que la nature en auroit sauvé , si on l'avoit laissé faire. Ces sortes de gens vivent dans l'impunité, malgré les dommages qu'ils causent à la société , & s'enrichissent par les mêmes moyens qui devroient les décréditer & les appauvrir.

Dans cet état , où abondent les

L'Homme sociable. 61

bonnes loix , où le Gouvernement n'a en vue que le bonheur des peuples , il y a un million d'hommes , au moins , qui ne s'occupent , par profession , qu'à tromper les autres & les ruiner ; effet misérable de la condition humaine , sur lequel on ne doit que gémir , lorsqu'on ne peut y remédier ; qui , pour être étendu , quelquefois même favorisé à la honte de la vérité , n'en est pas moins contraire aux loix éternelles de la société qui ne cesse de s'en plaindre inutilement.



LA SÛRETÉ.

LA sûreté , dans le commerce de la vie , tient aux articles précédents , en est une dépendance naturelle ; on y trouve la consolation d'être plaint , & quelquefois soulagé. Si des malheureux périssent par la dureté de ceux à qui ils ont recours , il y en a que la crainte de l'indiscrétion arrête & laisse languir. Leur malheur vient de la cruelle persuasion où ils sont , & elle est quelquefois fondée, qu'il n'y a pas de sûreté à se montrer ce qu'ils sont. Le secret qu'on nous confie , en quelque genre que ce soit , est un dépôt dont il n'est pas permis de disposer ;

L'Homme sociable. 63

l'abus qu'on en fait est un vol , une perfidie atroce , indépendamment des suites intéressantes pour la fortune , la vie & l'honneur de ceux qu'on a trahis.

La discrétion sur ce qu'on voit & ce qu'on entend dans les sociétés où l'on vit , est comprise dans la sûreté dont nous parlons. Personne n'ignore de quelle conséquence il est de savoir se taire. Les grands parleurs sont sujets aux indiscretions : si c'est sans malice qu'ils parlent de tout ce qu'ils savent , ils n'en nuisent pas moins par le fait , pour n'avoir pas eu la volonté de nuire.

C'est à la privation de cette sûreté si nécessaire dans le commerce de la vie , & à laquelle les oisifs ,

64 *L'Homme sociable.*

les indiscrets & les méchants forment des obstacles insurmontables , que l'on doit l'introduction du jeu dans les sociétés. On ne s'y amuse plus , faute de confiance & de sûreté , de ces conversations charmantes , où l'esprit & le cœur gagnoient également. La liberté de se communiquer ses pensées étoit suivie de ces épanchements , de ces confidences si propres à former , à resserrer les nœuds de l'amitié , ce baume précieux de la vie. Le jeu a été mis à la place , il est devenu nécessaire : il ne plaît plus qu'autant qu'il irrite les passions. C'est aujourd'hui une occupation sérieuse , un vrai métier. Il ne chasse l'ennui & l'oisiveté , si préjudiciables aux sociétés , que
par

L'Homme sociable. 65

par le désordre qu'il y cause. Il devient fureur quand on s'y livre. Il éloigne la jeunesse des exercices du corps, si utiles aux âmes même. Il ne lui laisse pas le temps d'examiner pour quel état elle est née. Il prévient le développement des talents ; il en fait périr le germe. A quelles extrémités affreuses n'a-t-il pas réduit des familles nobles ou opulentes ? Un homme oisif n'est qu'un poids inutile sur la terre ; un joueur en est le fléau. On bâille à ce qu'on appelle jeu de commerce ; on l'abandonne aux bonnes gens incapables de sentir le prix de ces agitations , de ces secousses de l'âme , qui rendent furieux ou insensés ceux qui les recherchent. Le hasard est le Dieu qu'on sert &

66 *L'Homme sociable.*

qu'on invoque : c'est de lui qu'on fait dépendre sa destinée & celle de sa maison. Nos mœurs sont trop éloignées de leur ancienne simplicité , pour oser espérer un amendement sur ce point , quelque important qu'il puisse être.

*L'INDULGENCE ET LA
SUBORDINATION.*

COMME il y a des chefs dans toutes les sociétés , quelque système de Gouvernement qu'elles aient embrassé , fût-ce même celui de la Démocratie , que Xénophon ne craint pas d'appeller l'empire des méchants sur les bons , on doit convenir que l'indulgence dans les chefs

& la subordination dans les sujets sont recommandées & doivent marcher d'un pas égal. Il en résulte un ordre , une tranquillité, les vrais biens de l'homme , & qui ne peuvent subsister avec la tyrannie des maîtres ou la désobéissance des sujets. Ces deux maux sont presque toujours inséparables. De quelque légèreté qu'on accuse les peuples , quelque impatients qu'on les suppose de porter le joug , il est rare que les bons supérieurs fassent de mauvais inférieurs. C'est ce que disoit Simonide à Hiéron de Syracuse : Si vos efforts ne tendent qu'à rendre la patrie heureuse & florissante , vos citoyens deviendront vos amis : chacun croira que votre vie est la moitié de la sienne , &

68 *L'Homme sociable.*

votre garde la meilleure sera l'amour de vos sujets.

Il est superflu de définir l'indulgence & la subordination : la première ne tient ni à la mollesse ni à la lâcheté ; c'est une vertu du cœur, un effet de la compassion pour les erreurs de l'humanité , non une approbation de ses vices , une tolérance pour ses crimes. La subordination n'est pas non plus un esclavage ; c'est une obéissance aux loix établies , une soumission aux ordres de ceux qu'on a constitué ses maîtres. Ils ne peuvent pas toujours rendre compte de ce qu'ils ordonnent , ni soumettre à l'examen du Public les arrangements qu'on doit supposer ne tendre qu'au bonheur de la société , quoiqu'ils en cachent

L'Homme sociable. 69

la marche & la maniere. Heureuses les contrées gouvernées par des maîtres indulgens, & habitées par des peuples convaincus du prix de la subordination ! Ils exercent dans la paix leurs professions diverses, à l'ombre des loix qui les défendent, & auxquelles se soumettent aussi leurs chefs.

L'indulgence qui pardonne s'accorde très-bien avec la sévérité qui punit : leurs objets ne se ressemblent pas ; de son côté, la subordination n'est point opposée à une liberté honnête, la seule proprement dite ; toute autre est impraticable & la source des plus grands désordres. Qui commande sans indulgence, est assuré de trouver des sujets sans subordination, quoiqu'en dise Ma-

70 *L'Homme sociable.*

chiavel : lorsque la crainte seule est le motif de l'obéissance , on n'est servi que par des lâches , on court risque de ne l'être pas long-temps. Si je voulois combattre le système des Gouvernements fondés sur la crainte , je ne leur opposerois que celui de Henri IV. Que n'opéra pas sa bonté & son indulgence pour ses sujets ? Il l'étendit jusqu'à ses ennemis. Il semble qu'on nous a transmis l'amour qu'on avoit pour lui ; nous n'en parlons encore qu'avec enthousiasme : tous les événements de son regne nous sont présents. L'exécration que nous avons pour Ravallac, égale notre amour pour le meilleur des Rois. L'événement affreux qui enleva à l'univers le modele de ses Maîtres , est dû tout entier au

fanatisme : c'est une leçon terrible des excès où il peut se porter.

DES QUALITÉS.

QUAND je parle des qualités de l'homme sociable , je n'ai garde d'y comprendre celles qui ne dépendent pas de nous , de ces dons précieux de la nature , qu'elle semble se plaire à accumuler sur les mêmes personnes , qu'elle refuse opiniâtrément à tant d'autres. Heureux ceux qu'elle en favorise ; plus heureux ceux qui ne se parent de ces faveurs & n'en font usage que pour parvenir plus facilement à la perfection de leur état !

La beauté est un de ces présents

72 *L'Homme sociable.*

si chers aux femmes , si impérieux sur les hommes , qui représente les Dieux & les fait oublier , dit un de nos Poëtes ; qualité quelquefois plus funeste qu'avantageuse à celles qui la possèdent. L'admiration qu'elle cause est souvent effacée par les désordres dont elle est l'occasion ; & par le temps son fléau le plus cruel. Que n'en coûte-t-il pas de cesser d'être belle ? Personne n'ignore les biens & les maux qu'elle a produits dans tous les temps. Aristote prétendoit que les seuls aveugles pouvoient demander ce que c'étoit que la beauté.

La force du corps est encore une qualité indépendante de nous ; elle a si souvent décidé de la destinée des hommes , qu'elle peut être mise

au

au rang des bienfaits de la nature. Malheur à qui s'en sert pour opprimer son semblable ; elle ne lui a été donnée que pour le secourir. La mollesse , qui regne dans tous les états , l'empêche de se produire & de servir utilement la société. L'éducation, si propre à fortifier les corps, si l'on savoit l'employer , ne sert plus qu'à les amollir ; & , par une suite plus nécessaire & plus inévitable qu'on ne croit , à rendre les ames aussi foibles que les corps. L'ame d'Achille n'étoit pas indépendante de la nourriture que lui avoit donnée Chiron dans son enfance. La lutte & le disque étoient les jeux des Grecs ; ils fortifioient leurs ames en fortifiant leurs corps. La vie dure dans la jeunesse est un trésor qui

74 *L'Homme sociable.*

fournit à tout le reste de la vie.

Le plus estimable de tous les dons de la nature , est le génie : il ne peut ni s'acquérir ni se donner ; il éclate par - tout où il se trouve ; il fait plus d'honneur à l'art qu'il emploie, qu'il ne peut en tirer de gloire : il le perfectionne. Que ne lui doivent pas les sciences en tous les genres ? Il est la lumière qui les éclaire : semblable à cet astre radieux , l'ame du monde physique & qui le fait végéter , il est l'ame du monde moral. Il échauffe les esprits , s'il ne les élève pas jusqu'à lui ; il guide , il anime leurs productions , & les rend plus ou moins immortelles , à proportion de l'usage qu'ils auront fait de ses influences salutaires. Tous les talents

L'Homme sociable. 75

tiennent de l'humanité , & sont sujets au dépérissement ; le génie y est assujetti , quand il ne se donne pas des bornes : il ressemble à ces Etats qui , après avoir étonné l'univers par l'étendue de leur empire , trouvent leur perte dans leur propre agrandissement. Il n'est question ici que des qualités qu'on peut acquérir relativement au bien de la société ; celle qui se présente d'abord , qui doit tenir le premier rang , que tant de gens dédaignent , dont ils croient pouvoir se passer sans nuire à l'ordre public , c'est d'être utile , & l'on ne peut l'être sans le travail.



LE TRAVAIL.

DANS les beaux jours de Sparte & de Rome, on privoit du droit de citoyen, on exposoit à la risée du peuple ceux qui étoient inutiles à la patrie. Pour sentir la nécessité de cette punition, il suffit de jeter les yeux sur le dépérissement des sociétés qui restent dans l'inaction, & sur l'accroissement de celles qui s'occupent de la gloire & du bonheur de leur pays. L'Histoire est pleine de ces événements divers : ils ne sont dus qu'à la paresse ou au travail ; l'Europe présente en offre que personne n'ignore. Que n'a-t-on pas à craindre pour la durée d'une nation

L'Homme sociable. 77

oisive , qui trouve une sorte de noblesse à ne rien faire ? Quel terme peut-on donner à la splendeur de celle qui est dans une action continue ? Que de vertus acquises , que de vices inconnus ou corrigés chez un peuple qui travaille sans cesse ! Les abeilles chassent de leurs ruches les frêlons qui ne travaillent pas , pourquoi les sociétés d'hommes , plus raisonnables qu'elles , ne chassent-elles pas de leur sein ces êtres inutiles , dont on se plaint continuellement , devenus un fardeau pour elles ? Je fais tout ce qu'on peut alléguer , je ne dis pas pour justifier l'inutilité , mais pour la tolérer , & je n'y vois pas même de prétexte. Seroit-ce la naissance ? La vraie noblesse est dans l'ame , &

78 *L'Homme sociable.*

l'ame noble n'est point oisive. On respecte les titres ; on méprise ceux qui s'en parent, quand leur conduite n'y répond pas. Est-ce la richesse ? Il en est d'elle comme de l'esprit : leur éclat dépend de l'usage qu'on en fait. Est-ce le défaut de talents ? Il n'est point d'homme , quelque dépourvu qu'il en soit , qui ne puisse être de quelque utilité à ses semblables. Ce n'est pas la délicatesse , la foiblesse du tempérament ; il y a tant d'Arts , tant de Métiers divers , qu'il est bien difficile de n'en pas trouver qui s'y accommode. Ce sera encore moins la pauvreté : elle n'est jamais si absolue , qu'on ne puisse s'en tirer par le travail , à moins que la maladie , les infirmités ou la vieillesse ne s'y

joignent : alors c'est à la société d'en avoir soin. Il n'y a que les pauvres de cette espece , dignes de ses secours , qui soient en droit de les exiger ; les autres aumônes sont des abus : elles entretiennent , si elles ne font pas naître , l'oïfiveté , mere de tous les vices. On ne voit point de mendiants chez les Suisses & chez d'autres peuples encore. Il y a long - temps qu'on fait en France des projets pour y pourvoir : leur inexécution est une preuve qu'on n'est pas encore assez persuadé de la nécessité du travail. Je ne vois pourtant pas de sujet plus démontré , soit qu'on envisage le bien du Particulier , soit qu'on ne fasse attention qu'à celui de la société. En général, les gens appliqués

Giv

80 *L'Homme sociable.*

à quelque sorte de travail sont heureux ; les caprices , les goûts particuliers , les passions ont moins d'empire sur eux ; ils ne s'ennuient jamais ; ils ne grossissent point la foule de ces oisifs errants à qui leur existence paroît aussi à charge qu'à ceux qu'elle fatigue. Y a-t-il un vrai travailleur délaissé ? On en a besoin dans tous les états. Le travail est un héritage à laisser à des enfants, en quelque condition qu'ils soient nés ; c'est un principe d'éducation : il influe sur toute la vie. Ceux qui sont sans travail , ne doivent en accuser qu'eux-mêmes ; sans doute ils ne l'aimoient pas : la nécessité est venue trop tard les avertir du besoin qu'ils en avoient. L'oisiveté de leurs premières années les a

éloignés de toute application ; le travail est encore alors une ressource, quoique tardive. Ceux que la fortune favorisoit assez pour leur persuader l'indépendance de tout travail, dépouillés de ses faveurs, n'ont-ils pas trouvé dans le travail, quoique étranger pour eux, un dédommagement aux revers de cette maîtresse capricieuse, injuste & barbare ? Combien doivent le bonheur de leur vie à ce dérangement qu'ils avoient cru devoir faire leur malheur ! On ne doit désespérer de rien avec le travail : s'il est avantageux aux Particuliers qu'il met à l'abri de tant de maux, il l'est aussi à la société qui ne peut s'en passer ; c'est un devoir qu'elle exige. L'oisiveté est le mal personnel

82 *L'Homme sociable.*

de l'individu : il ne doit compte de ce qu'il souffre qu'à lui ; il est le maître de se rendre malheureux , mais il ne l'est pas de nuire à la société par son inaction ; c'est un vice qu'elle seroit en droit de punir , inexcusable à tous égards , qui feroit tomber la société , si elle le toléroit , redoutable dans les Rois comme dans les Sujets.

L'action est le premier mobile de l'univers , le principe le plus immuable de toute société. De quel front pourroit-elle dire à ces inutiles de profession , à quel titre jouissez-vous des biens que vous procure la société , sans y contribuer ? Méritez-vous le spectacle de ces campagnes riantes , de ces terres devenues fertiles à force de travaux &c

L'Homme sociable. 83

de sueurs , qui vous nourrissent de leurs fruits , où vous allez respirer la fraîcheur & la pureté de l'air enbaumé des parfums qu'y exhale la nature ? Etes-vous dignes de participer aux privileges , aux commodités , à la sûreté de ces villes opulentes , où la société a réuni tant de secours , tant de plaisirs divers ? Serez-vous seuls à en profiter , sans y avoir contribué de quelque manière ? Toute la nature travaille ; les astres ont un cours qu'ils remplissent ; & vous restez immobiles sur la terre ! Peut-on , dans ce concert universel de travail & de peine , se contenter d'exister ? La plante , qui ne fait que végéter , a son utilité ; & vous , doués d'une vie supérieure à tout ce qui existe ici-bas , d'une

84 *L'Homme sociable.*

ame assortie de tant de qualités estimables, serez-vous seuls inutiles ? Ne craignez-vous pas que le Guerrier qui vous défend , que le Magistrat qui veille à votre conservation , que le Ministre des Autels qui prie pour vous , que le Cultivateur qui vous nourrit , ne se liguent contre vous , n'invoquent le corps de la société que vous outragez par votre inaction , ne fassent valoir contre vous les loix éternelles de la société ? Pouvez-vous réfléchir , & croire que vous n'êtes en ce monde que pour vous ; que tout ce qui vous environne est fait pour vous servir ? Que vous êtes malheureux de n'avoir jamais goûté le plaisir d'être utile aux autres ! Que vous méritez bien le mépris où vous

L'Homme sociable. 85

êtes tombés ! il n'équivaut pas encore à la prévarication dont vous êtes coupables. Vous vous trompez grossièrement , si vous vous retranchez à dire que vous ne faites tort à personne : cela peut être ; mais , n'en faites - vous point à la société dont vous faites partie ? Suffit-il de ne pas voler son prochain , de ne pas attenter à sa vie , pour remplir l'obligation où vous êtes de concourir au bien commun ? Qui me rassurera sur votre probité , si votre oisiveté vous amenoit à manquer de tout ? Qui m'a dit que vous ne prendriez pas le même parti que ces malheureux qui font le métier le plus difficile , pour n'avoir pas voulu en prendre un facile , qui tranquillise l'ame, au lieu de l'agiter

86 *L'Homme sociable.*

par des remords plus cuisants mille fois que les supplices qu'ils méritent ? Il n'y auroit ni voleurs ni pauvres , si la loi du travail , supérieure à tant d'autres , étoit établie. On prêche , on insiste tous les jours sur beaucoup d'objets moins importants que le travail.

Qu'arrive - t - il de ceux que la fortune concentre dans l'oïveté , sans leur laisser aucune crainte sur l'avenir ? Ils donnent un exemple funeste à la société ; les passions lui font souvent moins de mal : elles ressembtent à ces ouragans , ils n'affligent qu'une contrée. L'oïveté s'étend à tout un empire : elle le mine insensiblement , & finit par l'exposer à la risée des nations. Quelle place tiennent dans l'Histoire

les peuples paresseux & les Rois indolents ? La postérité , ce juge souverain des hommes & de leurs œuvres , voudroit les effacer des fastes du monde , ou ne les y montrer , que pour attacher à leurs noms une ignominie qui avertit de ne pas leur ressembler. Tout finit , je l'avoue. Ces nations & ces Rois fameux par leur activité , ont passé avec leur empire : le souvenir de ce qu'ils ont fait ne passe point ; on les cite comme des modeles ; on voit encore des traces de leurs travaux que les siècles n'ont pu détruire ; l'admiration qu'on conserve pour eux donne envie de les imiter.

Qui peut avoir fasciné les hommes , au point de leur faire croire que travailler c'est souffrir ? Ne

88 *L'Homme sociable.*

verront-ils jamais que le besoin est le pere du plaisir ; que ce besoin est l'effet du travail ; qu'on ne jouit véritablement que par le besoin de jouir ? Nous ne sommes point faits pour souffrir , ni destinés à être malheureux ; c'est faute d'user de notre raison , que nous le sommes le plus souvent : elle nous apprendroit ce que les diverses facultés , dont nous sommes composés , exigent de nous ; combien nous les altérons en ne les ménageant pas également ; que ceux qui courent toujours après les plaisirs en ont le moins ; qu'ils naissent au contraire sous les pas de ceux qui méritent d'en avoir par les occupations qu'ils se sont faites. Les systèmes opposés à cette compensation sont faux : ils s'opposent

L'Homme sociable. 89

s'opposent aux loix de la nature qui nous punit de les avoir transgressées en nous rendant malheureux. Je ne fais si la privation des plaisirs honnêtes n'est pas une manière d'offenser celui qui ne nous les a pas donnés avec tant d'abondance pour les rejeter : ils entrent, comme tout le reste de ses ouvrages, dans l'ordre physique & moral de l'univers.

LA PATRIE.

APRES le travail, qui nous rend utiles à nos semblables, en nous servant nous-mêmes avantageusement, vient une autre qualité qu'on ne peut pas négliger, source des

H

90 *L'Homme sociable.*

plus grandes merveilles dans tous les temps , qu'on reproche injustement à la Philosophie d'avoir éteint, comme si elle étoit comptable de l'abus qu'en peuvent faire les hommes , cette qualité estimable est l'amour de la patrie. Je vois , avec un sentiment de douleur , que ce mot , patrie , n'est plus qu'un nom que l'intérêt particulier mal entendu a privé de ses effets éclatants , que nous nous contentons d'admirer ceux qui se sont immortalisés en la servant. Cette admiration , quoique stérile , suppose encore quelque germe de vertu , qui n'a besoin que d'être animé. Ce qui abâtardit tout-à-fait l'amour de la patrie , c'est cet égoïsme répandu par-tout , qu'on tâche d'étayer par des fo-

phismes d'autant plus séduisants , qu'on est porté à penser plutôt à soi qu'aux autres , & qui , poussé trop loin , devient une doctrine funeste , capable de faire d'une société un tas de scélérats , dont la crainte seule arrêteroit les excès qu'ils poursuivroient , s'ils en espéroient l'impunité.

On taxera , tant qu'on voudra , d'enthousiasme ces Grecs qui , au nombre de trois cents , s'opposèrent à l'armée entière des Perses au passage des Thermopiles , quelque persuadés qu'ils fussent d'y succomber : ils n'envisagerent que le service de la patrie , la gloire de mourir pour elle. Pour peu qu'on connoisse l'Histoire , on trouve , chez toutes les nations , des traits frappants de

92 *L'Homme sociable.*

ce dévouement à la patrie. Toutes les vertus sont susceptibles de quelques excès : c'est le sort de l'humanité. Que n'a-t-on pas dit des Stoïciens ? Cette Secte a produit , plus qu'aucune autre , ces vertus mâles qui entraînent l'admiration. C'est d'eux que parloit Horace , quand il a dit ces mots fameux , *impavidum ferient ruinae*. On les accuse d'avoir été féroces , d'avoir fermé l'oreille aux cris de la nature : que dira-t-on de ceux qui l'ont corrompue ? Quel mal en a résulté pour la République de la part des premiers ? Quels vices n'a pas produits la dépravation des derniers ? On ne regarde pas assez la société en grand , il faut en envisager le total , le bien & le mal qui peuvent lui revenir de

L'Homme sociable. 93

l'excès de l'un & de l'excès de l'autre. L'esprit se rétrécit par les détails , & s'agrandit par les masses. Les inondations du Nil faisoient la fertilité de l'Egypte , comme l'aridité faisoit le supplice de l'Arabie. Quelque vieux que je sois , je ne loue point le temps passé aux dépens de celui où je vis encore. Il y a des vertus qui ne demandent qu'à éclore ; que les circonstances , les positions , les événements peuvent mettre au jour , qui s'y produiroient d'elles-mêmes , si les passions , les brigues , & sur-tout l'intérêt personnel , ne les tenoient captives , ne leur faisoient craindre de courir des risques à paroître ce qu'elles sont. Le Stoïcisme remédieroit à ces maux ; malheureusement il n'existe

94 *L'Homme sociable.*

plus , la mode en est passée ; il y a trop de modes chez nous.

J'ai vu dans des exemples récents , que l'amour du nom français , que l'honneur qui le distingue vit encore , qu'il peut s'enflammer à la moindre étincelle , au moindre événement qui intéressera la nation. Peuples jaloux de sa gloire , qui l'avez cru vaincue , parce qu'elle a quelquefois succombé , qui comptiez sur sa légèreté , craignez - la , si vous ne voulez pas l'aimer ; ne vous vantez plus de ses revers sous les Rois Jean & Charles VI , comme un miracle de votre vaillance : il est plus glorieux pour elle de s'en être relevée avec éclat , qu'il ne l'étoit pour vous de l'avoir abaissée. Son prodige , dans tous

les temps , est l'amour de son pays
& de ses Rois ; vous le regardez
peut-être comme un fanatisme ,
prenez garde que le vrai fanatisme ,
& le plus dangereux , ne soit cette
liberté après laquelle vous courez
toujours , à laquelle vous immolez ,
sans y atteindre , les vertus sociales
& les plus dignes de l'humanité.
Est-ce donc un esclavage que d'o-
béir aux loix ? Quel est le Gouver-
nement dont elles ne soient l'appui ?
Monarchie , République , Démoc-
ratie même , tout a des loix qu'on
ne peut enfreindre sans crime : de
quelque prétexte de liberté qu'on
se colore , elles tiennent au pays
où l'on est né. Ne contracte - t - on
pas une sorte d'alliance avec lui ?
N'y a-t-il pas une gloire flatteuse à

96 *L'Homme sociable.*

s'y distinguer , à l'illustrer en s'illustrant soi-même ? Peut-on être insensible au plaisir de voir honorer son pays ? Ce Cosmopolite, qui se vante de trouver le sien par-tout où il peut être à son aise , osera-t-il jamais se comparer à ces hommes célèbres qui ont servi le leur avec gloire ? C'est rabaisser son ame , que de l'affervir à ses propres intérêts , sans y mêler jamais ceux de ses concitoyens. C'est de l'air de son pays , des aliments qu'il produit , qu'on est pétri. Chaque climat a une sorte de droit sur ceux qu'il a vu naître , à la production desquels il a concouru.

Le *dulcis amor patriæ* , connu chez tous les peuples , réclame en faveur de la patrie : c'est être dénaturé

L'Homme sociable. 97

dénaturé que ne l'aimer pas. La Philosophie , toute sublime qu'elle est, favorise l'instinct qu'on a pour elle : elle couronne de ses plus belles fleurs ceux qui la servent avec éclat : son indépendance des lieux & des temps ne la rend pas insensible à cet attrait. En formant les Solon , les Aristide , les Scipion & tant d'autres , a-t-elle exclu des qualités éminentes dont elle les a formés, & qui les ont rendus immortels , l'amour de leur patrie ? C'est cet amour même qui a été le principe de leurs hauts faits.

On acquiert de la gloire , sans doute , par-tout où l'on sert ses semblables ; la patrie ne perd jamais ses droits : elle revendique ces hommes fameux que des cir-

98 *L'Homme sociable.*

constances particulieres ont tenu loin d'elle ; elle tire parti de leur gloire ; elle se vante de leur avoir donné le jour. Les villes de la Grece se sont disputé la naissance d'Homere. On trouveroit étrange dans l'histoire des nations , de n'y pas voir celle des patriotes qui ont servi la leur. Nos tempéraments , nos caracteres tiennent du pays où nous sommes nés ; & notre cœur n'y tiendroit pas ! Ce seroit faire injure à la nature : gardons - nous de l'insulter ; ceux qui ne s'y conforment pas sont des monstres.



LA PROFESSION.

A l'amour du travail & de la patrie , ajoutons encore celui de l'état , de la profession qu'on a embrassée , parce qu'alors la société peut s'assurer des progrès qu'on y fera , & en retirer le profit & la gloire , ses vrais objets. On ne réussit bien que dans ce qu'on aime véritablement. D'où vient que tant de professions languissent ? Ceux qui les exercent , ne les aiment pas , ne s'en occupent pas avec une sorte de plaisir. La plupart des hommes s'engagent non - seulement sans attrait , mais sans connoissance du métier qu'ils vont faire. Le hasard ,

la précipitation , le défaut de discernement , l'ambition des parents , mille causes semblables décident du sort des enfants , remplissent la société de sujets , ou incapables , ou dégoûtés d'avance de leur état.

A examiner dans les villes de commerce les faillites des Négociants , pour une produite par un enchaînement de malheurs , il y en a cent que l'ignorance du commerce , l'inapplication ou la dépense ont occasionnées. Tous les Militaires seroient des héros , si la science de la guerre leur étoit aussi chère que la liberté dont ils croient pouvoir jouir , & qu'ils ont en vue en s'y engageant. On verroit renaître les jours de Saturne & de Rhée, si ceux qui s'enrôlent sous les



étendards de Thémis , y portoient des motifs dignes de la sainteté des loix dont ils sont les organes : devenus par leur état les arbitres de la vie , de la fortune & de l'honneur de leurs concitoyens , que ne doivent-ils pas faire pour mériter leur confiance ! Combien gémissent d'avoir été forcés d'embrasser un état qu'ils détestent , qu'ils ne gardent que par respect humain , qu'ils ne quittent après un certain nombre d'années , que pour avoir un rang qui ne leur étoit pas dû ! Dans cette foule innombrable d'Ecclésiastiques destinés au service des Autels , en comptons - nous beaucoup qu'une vocation singulière y a appellés , que l'ambition , la fortune , la pauvreté même , ou le délire des peres

102 *L'Homme sociable.*

n'aient pas enchaînés à leur état ? Je conviens qu'il y en a qui , une fois associés au Sanctuaire, sans goût & sans connoissance des devoirs qu'il exige , se sont purifiés à l'ombre de ces mêmes Autels , les ont servis avec éclat , & ont édifié le monde. Je ne parle point des Moines : le flambeau de la Philosophie a deffillé nos yeux ; elle nous a appris que tout état à charge aux autres est condamnable : elle est bien éloignée de blâmer les asyles de la piété & de l'expiation autorisés dans toutes les Religions , elle en condamne seulement les abus. Elle dit à haute voix , soyez pieux , mais que votre piété ne nuise pas à la société que vous quittez. On respecteroit les Cloîtres , s'ils ne

L'Homme sociable. 103

renfermoient que ceux qu'elle y conduit. Le fameux Abbé de Fleury s'est élevé, avec raison, contre ces Etats remplis de pauvres volontaires qui enlèvent aux pauvres nécessaires les aumônes de la charité. Il est si essentiel à la société, que tous ses membres lui soient utiles dans les diverses professions auxquelles ils se destinent, qu'on ne pourroit l'accuser d'inhumanité, quand elle priveroit de ses secours ceux qui ne le sont pas : elle laisse à tous la liberté de choisir leur état ; ce choix une fois fait, elle veut qu'on le remplisse : elle n'en dédaigne aucun ; celui qui contribue le plus à son bonheur, est celui dont elle fait le plus de cas : elle n'est point éblouie par l'éclat attaché aux

grandes places : sa regle , sa mesure unique est l'utilité publique ; ceux qui les ont occupées ne font rien à ses yeux , s'ils ne l'ont pas servie à proportion de leur élévation : ceux qui s'enrichissent à ses dépens lui sont odieux ; l'étalage des richesses , le faste des grandeurs ne lui en imposent point : elle s'en mocque en secret , quand elle ne peut les mépriser ouvertement.

On trouve que les professions seroient mieux remplies , si les enfants embrassoient celles de leurs peres : plusieurs générations occupées du même état ajouteroient , sans doute , à sa perfection ; mais la liberté est un bien qu'on ne doit ôter à personne : d'ailleurs , la diversité des talents & des caractères

exige des travaux différents. Les enfants n'héritent pas toujours des qualités de leurs parents : cette uniformité est encore plus rare que celle de la ressemblance. Il seroit difficile de statuer sur cet article aucun autre arrangement , que celui qu'indique la raison , qui est de n'appliquer les jeunes gens qu'à l'état pour lequel ils ont quelque goût ou quelque disposition.

Un objet plus important & plus facile à remplir , seroit de diminuer le nombre des Colleges qui donne au peuple trop de facilité à faire étudier ses enfants ; ils y passent un nombre considérable d'années , mieux employées à apprendre un métier plus utile pour eux & pour la société , que le latin qu'ils savent

mal , & qui ne les serviroit jamais si bien , quand ils le sauroient mieux. De bons Payfans s'épuisent à faire étudier quelques - uns de leurs enfans , parce qu'ils sont à portée d'une petite Ville ou d'un Bourg qui a son College aussi-bien que la Capitale de la Province : l'espérance d'en faire des Ecclésiastiques, des Moines ou des Procureurs , les séduit , & prive l'Agriculture des travailleurs dont elle a besoin. Le Cardinal de Richelieu ne vouloit qu'un College dans chaque Province , persuadé que ceux que la nature auroit doués de quelque génie, de quelque talent éclatant , se feroit jour indépendamment des Colleges qui ne sont pas toujours d'un grand secours pour les perfectionner. L'im-

possibilité d'avoir une assez grande quantité de bons Maîtres , est un argument invincible ; & sans les bons Maîtres , les Colleges sont plus nuisibles qu'avantageux.

Ces qualités , qui sont en quelque sorte de premiere nécessité , ne suppléent pas à d'autres moins importantes à la vérité , avantageuses cependant au Particulier qu'elles font valoir , & à la société en général qui les accueille avec empressement : je parle de celles qu'annonce l'extérieur , que la figure , la laideur même n'effacent pas , plus dépendantes des habitudes qu'on a prises de bonne heure , que du caractère qu'on croit mal-à-propos incorrigible , comme si l'on apportoit des défauts du sein des meres : on n'en

108 *L'Homme sociable.*

apporte que des dispositions. L'esprit , l'imagination & tout ce qui tient plus de l'organisation que de la volonté , n'en sont pas : la société n'exige que ce qui dépend de nous. La modestie , la douceur , la politesse sont de tous les états. On ne peut alléguer , pour s'en défendre , un caractère opposé qu'on accuse faussement la nature d'avoir imprimé , elle qui n'a jamais en vue que le bonheur de ceux qu'elle a formés.



LA MODESTIE.

EST-IL si difficile d'être modeste au milieu de tant d'objets supérieurs à nous ? Les talents les plus éminents perdent de leurs prix sans elle ; elle ajoute à la beauté même qui semble n'avoir qu'à se montrer pour plaire. L'homme modeste n'excite point l'envie , cette peste des sociétés ; il n'est jamais pressé de parler ; il ne cherche point à en imposer ; ses disputes sont sans aigreur ; il se tait , quand il voit que la raison n'est pas écoutée ; il n'est point de ceux qui , pénétrés de leur excellence , s'imaginent que leur pays ne peut rien produire qui

110 *L'Homme sociable.*

ne soit merveilleux , qui croient tout savoir , dont la vanité , l'arrogance & la loquacité fascinent quelquefois des gens plus habiles qu'eux. Il faut avouer, à la honte du siècle, que les hommes avantageux , qui se vantent éternellement , qui ont acheté quelques protecteurs puissants par leur bassesses , échouent rarement dans leurs projets , font des fortunes dont le mérite & la vertu rougissent ; mais l'ascendant que prennent sur la multitude ces personnages hardis , n'est pas de durée , quelque'ait été leur succès ; la société en gémit : si elle ne peut renverser l'autel qu'ils se sont érigé , elle se garde bien d'y porter son encens , & charge la postérité de leur rendre dans le souvenir des

L'Homme sociable. 111

hommes la justice qu'ils méritent.

On dit mal-à-propos que la modestie ne convient qu'aux femmes , que la hardiesse & la témérité sont l'apanage des hommes. La modestie rehausse le courage au lieu de l'abaisser ; on est modeste & brave tout ensemble : les hauts faits n'ont pas besoin de la vanité , elle les altérerait. Il n'y a que de petits-mâtres effrontés qui aient imaginé de la honte à être modeste avec les femmes , qu'on ne réussit auprès d'elles que par l'impudence. Pour quelques femmes corrompues à qui cette manière de plaire peut convenir , parce qu'elle les délivre de l'embarras de feindre & de résister , la plupart veulent qu'on mérite leur cœur par la façon de le demander.

112 *L'Homme sociable.*

Le véritable amour va plus loin encore , dit Olinde dans le Tasse : il desire beaucoup, il espere peu, & ne demande rien. Si la modestie est le fard de la beauté pour les femmes, elle l'est aussi de l'esprit pour les hommes.

LA DOUCEUR.

LA douceur est une suite de la modestie ; celle-ci tient plus à l'esprit, l'autre tient plus au cœur : cette dernière est le résultat d'une combinaison du sang dont le cœur est le siege qu'on ne peut ni s'ôter ni se donner à son gré. L'éducation & l'habitude forment mille autres qualités ; le tempérament la donne ,
&

& le tempérament change rarement. Ceux qui s'adoucissent malgré les oppositions qu'ils avoient à cette bonne qualité, n'y parviennent que par l'effort de quelque passion qui exige d'eux des sacrifices qu'ils font malgré leur répugnance, & auxquels ils renoncent quand ils n'en ont plus besoin. Combien de femmes vous diront que leurs maris étoient des agneaux quand ils prétendoient à leur main, qu'ils sont devenus des tigres après l'avoir obtenue ! La férocité, si opposée à la douceur, n'est pas commune ; son ennemie ordinaire est l'impétuosité du caractère que ne retiennent ni les égards ni les ménagements que la douceur connoît si bien. Le plus grand bonheur d'une ame impétueuse est de

114 *L'Homme sociable.*

se trouver unie à une ame douce & tranquille ; c'est la diversité des caractères qui en fait souvent l'accord le plus parfait. L'univers est formé d'éléments opposés, ils n'en contribuent que mieux à sa conservation. La douceur est un baume ; les maux les plus opiniâtres & les plus cuisants en reçoivent du soulagement. Je ne parle point de cette douceur emmiellée , plus propre à soulever le cœur qu'à le ranimer , disant oui à tout ce qu'on lui propose , n'ayant aucun sentiment à elle , d'une apathie que rien n'affecte , n'émeut. Je parle encore moins de cette douceur affectée qui s'exhale en compliments aussi fades qu'elle , toujours flatteuse , sans s'embarrasser si l'on mérite son

éloge ou non , caractère faux ou hypocrite , à qui la douceur est inconnue comme vertu , dont on fait un emplâtre , si j'ose le dire , pour couvrir les taches de l'ame. Quand j'ai avancé que la douceur dépendoit du tempérament , je n'ai pas prétendu exclure celle que la raison , la réflexion peuvent donner , que quelques ames sont capables d'acquiescer ; celle que les événements de la vie , l'expérience , les malheurs sur-tout peuvent opérer : elle ne ressemblera pas , si l'on veut , à la douceur de caractère ; elle ne coulera pas de source , on s'apercevra qu'elle coûte : on lui en saura plus de gré ; elle ne ressemblera pas non plus à celle que le caprice produit , que l'on loue mal-à-propos.

116 *L'Homme sociable.*

dans ceux que la fantaisie conduit , dont on dit , comme de la bravoure , il eut de la douceur un tel jour.

Ne sortons point de notre objet , l'homme sociable : convenons que la douceur ne le rend pas seulement aimable dans le commerce de la vie , elle le rend facile dans les affaires ; elle éloigne ce qu'on appelle humeur qui aigrit les esprits , qui alonge les procès , si elle ne les occasionne pas ; humeur indéfinissable qui s'allie avec la raison , avec l'esprit , faits pour la détruire. A-t-elle sa source dans le physique ? Les gens les plus robustes , à l'abri des infirmités , en ont comme les autres & quelquefois davantage : je l'ai vu se produire dès l'enfance , faute d'être corrigée , augmenter &

se fortifier avec l'âge : n'en est-il point d'elle comme des maladies imaginaires ? Si la constitution y a quelque part , l'habitude de craindre tous les maux y en a encore davantage. L'amour-propre & la vanité sont les aliments ordinaires de l'humeur , s'ils n'en sont pas le principe. Tout ce qui met quelque obstacle aux volontés des gens de ce caractère , excite l'humeur , l'agite , lui fait produire ces incarnades qu'on souffre avec tant de peine : elle ne doit pas se confondre avec ce que nous appellons mauvaise humeur , humeur chagrine. Les Paysans sont atteints de cette dernière , & ne le sont pas de l'autre. Elle semble être plus propre aux gens du monde qu'au peuple :

118 *L'Homme sociable.*

on ne lui reproche pas ordinairement d'agir par humeur, comme on a droit de le reprocher aux autres. C'est delà que je m'autorise à la ranger du côté de l'amour-propre, de la vanité plutôt que de quelqu'autre passion que je n'exclus pas de l'influence qu'elle peut y avoir. Les gens polis la dissimulent, la cachent autant qu'ils peuvent; je parle de la politesse d'usage, de mode : la politesse du cœur n'a pas besoin de s'en garantir, elle n'en souffre jamais.



LA POLITESSE.

LA vraie politesse tient aux vertus ; c'est , pour ainsi dire , leur extérieur , le vêtement qui les fait reconnoître , l'enseigne qui les annonce : c'est elle qui , supérieure aux diverses manières dont elle se pare chez les différentes nations , fait plaisir à toutes , gagne les cœurs , n'est étrangère nulle part ; elle est de toutes les conditions , de tous les climats ; l'ignorance de ce qu'on appelle les airs , les façons & les manières du monde ne l'embarasse pas ; elle a des moyens à elle de plaire , indépendants de cette nomenclature qui varie comme la

mode , notre idole , à laquelle nous nous assujettissons en esclaves.

La vraie politesse qu'exige la société , répugne à celle qui ne se fait valoir que par des mots propres à éblouir & tromper. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on appelle cette politesse un commerce de mensonge & de fausseté ; on en rend autant qu'on en reçoit , les frais sont communs , le profit n'est pour personne. Malheur à ceux qui ne distinguent pas la vraie politesse de son simulacre ! On est bien plus perfectionné dans l'art de tromper que dans celui de se défendre d'être trompé. Je ne prétends pas que , privé de cette politesse que donne le sentiment , on ne doive pas chercher à se donner celle qu'il est si facile d'acquérir
par

L'Homme sociable. 121

par l'usage du monde. Il faut être avec ses semblables, au moins à l'extérieur, ce qu'ils veulent qu'on soit avec eux : je prétends seulement qu'on ne s'en serve pas comme d'un voile pour couvrir sa mauvaise foi, qu'on l'affocie toujours avec la vérité dont on ne peut se départir qu'au détriment de la société ; elle ne nous oblige point à dire tout ce que nous pensons, mais à ne pas dire ce que nous ne pensons pas : la politique qu'exige le monde ne doit pas aller plus loin. La belle maxime de Louis XI, qui ne fait pas dissimuler, ne fait pas régner, a ses bornes ; pour peu qu'on l'étendît, on tomberoit dans la perfidie. Quelle confiance, quel crédit n'acquierent point chez tous les

122 *L'Homme sociable.*

peuples les Souverains & leurs Ministres , quand ils ont la réputation d'être vrais ! L'on apprend aux hommes à être faux , lorsqu'on établit qu'il faut l'être avec eux : c'est alors à qui se trompera le mieux. Peut-on ne pas rougir d'un pareil sentiment ? On a accusé un grand Prince d'avoir avancé qu'il n'y avoit que deux classes d'hommes , les dupes & les frippons ; il n'a été ni de l'une ni de l'autre. Auroit-il prétendu faire une classe à part en ce genre , lui qui étoit unique en effet par ses talens & par sa science du Gouvernement ? Ce sont de ces propos qu'arrache une occasion importante qui a décélé des dupes & des frippons ; & dans l'indignation que donne une pareille découverte,

L'Homme sociable. 123

on en fait un dictum qu'on ne croit pas en effet , & qu'on seroit bien malheureux d'être obligé d'adopter à la lettre. Où en serions-nous , que deviendrait la société , s'il falloit être toujours en garde les uns contre les autres, se défier perpétuellement de tout ce qui nous environne ? Je parle pour les dupes ; les frippons n'y gagneroient pas davantage : ils en trouveroient de plus habiles qu'eux. Quel tableau que celui d'un monde moral composé ainsi !

N'exagérons pas nos maux , nous en avons assez de réels, sans nous en forger d'imaginaires : cherchons plutôt à les adoucir ; c'est le but de la nature. Nous ne sommes rassemblés en société que pour nous aider les uns les autres ; & si nous ne

124 *L'Homme sociable.*

pouvons nous rendre tous heureux, efforçons - nous au moins , par des secours mutuels , de nous rendre moins malheureux.

Le temple de la concorde invitoit les Romains à s'aimer ; que toutes les nations n'en élevent-elles un à la paix , pour abjurer sur ses autels cette humeur sanguinaire qui n'en veut qu'à leur destruction ! Amour de la guerre , fléau le plus cruel de l'humanité , quand cesseras-tu de la tourmenter ? La mort ne nous environne-t-elle pas assez de toute part , sans avoir recours à la guerre , pour la hâter & lui fournir des victimes sans nombre ? S'il existe , comme il y a grande apparence , d'autres mondes que celui-ci , qu'il y en ait où cette fureur des

L'Homme sociable. 125

combats ne soit pas à la mode, qu'y diroit-on d'un monde, où faute de se concilier, de se parler en hommes sociables, on se rassemble pour s'égorger ? O grand Henri, vous fûtes bien plus digne encore de nos hommages, quand vous fîtes le projet de la paix universelle, que lorsque vous remportiez ces victoires fameuses qui coûtoient plus à votre cœur qu'à votre science militaire ! On vous forçoit de vaincre : la vengeance que vous tirâtes de vos ennemis soumis par votre bravoure, ne laisse aucun doute sur la répugnance que vous aviez eue à les combattre. N'avons-nous pas vu tout récemment encore notre Monarque offrir la paix au milieu de ses triomphes, & multiplier

126 *L'Homme sociable.*

ses offres en multipliant ses victoires ? Le titre de pacificateur est le plus grand des titres , le plus utile à la société. Quelle gloire que celle de sauver des milliers d'hommes ! Auroit-on jamais cru qu'elle fût inférieure à celle de les détruire ? Elle ne l'est pas non plus , si nous voulons y réfléchir : la mémoire que nous conservons des Conquérants , & c'est toute leur gloire , est fondée sur la crainte : ils ont fait plus de mal à l'humanité. Nous sommes ainsi faits, que nous sommes plus frappés du mal que du bien. Les peuples dans leurs calamités invoquent le Ciel : ils le regardent à peine dans leurs prospérités. La nation de notre globe , la plus ennemie de la guerre , est celle des

Chinois , aussi sont-ils les plus heureux ; ils ne craignent pas , comme on ose le dire en France , que leur pays ne devienne trop peuplé faute de guerre. Pour détruire une crainte si mal fondée , on n'a qu'à jeter les yeux sur nos campagnes qui manquent de bras , sur beaucoup d'Arts & de Métiers que le défaut d'ouvriers fait languir , sur cette multitude de chemins auxquels on se croit obligé d'employer des Laboureurs & des Vignerons si utiles à la terre ; état respectable , & si peu respecté , le plus nécessaire de tous , & le moins ménagé ; on leur demande ce qu'ils n'ont pas : ils n'ont point d'argent , & ils ont des denrées qu'ils donneroient sans peine. Les décimes n'ont pas appau-

128 *L'Homme sociable.*

vri l'Eglise : cette sorte d'imposition fondée par la Religion , est devenue lucrative sans cesser d'être raisonnable. La dîme royale , plus digne d'immortaliser Vauban , que ses remparts , sur lesquels , dit M. de Voltaire , un compas à la main , il rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain , sera adoptée tôt ou tard : elle est trop conforme à la raison & à l'humanité , pour ne pas entrer quelque jour dans l'ame bienfaisante d'un Ministre , quand les circonstances permettront cet heureux changement dans les taxes de la campagne. Ces réflexions ont été faites mille fois ; c'est à nos Législateurs éclairés à les mettre en œuvre , quand ils les jugeront aussi utiles qu'elles nous le paroissent :

L'Homme sociable. 129

ils voient le total que nous ne voyons pas, il y auroit de l'injustice à se mesurer avec eux.

Revenons à l'homme sociable, quels que soient ses talents, sa profession, son caractère, il importe à la société non-seulement qu'il les emploie à l'utilité publique, mais encore qu'il ne dédaigne aucun des états qui ont le même objet que lui, quoique dans un rang inférieur au sien. Il est heureux d'aimer l'état auquel on s'est dévoué; la préférence qu'on lui donne ne doit pas aller jusqu'à mépriser les autres: ce mépris est un vice dans la société; on n'a qu'à se rappeler la fable de la citrouille & du chêne. Ce n'est jamais de sa profession qu'on peut se vanter, ce seroit tout au plus de

130 *L'Homme sociable.*

la maniere dont on la remplit : l'orgueil alors en diminueroit le prix. les plus savants & les plus braves ne sont pas toujours les plus sociables : il en est souvent d'eux comme des jolies femmes , elles dédaignent celles qui ne le sont pas , ou ne s'y associent que pour se faire valoir par la comparaison. Le *fastus inest pulchris* d'Ovide s'approprie merveilleusement à ces hommes célèbres par leurs talents : ils s'arrogent une supériorité qu'on leur accorderoit , s'ils ne se la donnoient ; ils semblent appeler à leur tribunal les autres hommes pour les juger ; ils n'estiment qu'eux & leurs ouvrages ; ils accordent leur protection à ceux qui s'y soumettent en esclaves : l'effet le plus marqué , est de les

L'Homme sociable. 131

tolérer comme des ombres à leur tableau ; ils n'accordent de l'esprit , comme on dit , qu'à eux & à leurs amis.

Tout n'est pas égal sans doute , mais tout ce qui est utile à la patrie , a son mérite. Un parterre de fleurs s'embellit par leur variété , le mélange en fait la beauté : nous nous lasserions bientôt d'un champ qui n'offriroit que des roses. Nos besoins divers demandent des professions diverses : toutes ont leur prix ; les plus distinguées peuvent n'être pas les plus utiles. Je ne puis assez répéter que le bien public est le vœu de toute société bien entendue ; que les grands comme les petits doivent y concourir ; que les grands cessent d'être grands , quand ils

132 *L'Homme sociable.*

n'y servent pas , & que les petits atteignent la vraie grandeur de leur état , quand ils le remplissent dans toute la perfection dont ils sont capables.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la société générale , de la société en grand ; elle a des attributs , des vues , des objets que les sociétés particulières n'ont pas : il suffit presque à ces dernières d'être aimables pour y réussir ; on n'y regarde pas de si près , aussi y est-on souvent trompé ; comme elles ne sont fondées que sur les agréments de la vie , elles se détruisent comme eux : les hommes y portent autant de rivalité pour l'esprit, que les femmes pour la figure ; la vraie amitié , cet excellent don du Ciel, les rendroit

délicieuses , si elle en étoit le principe ; comme elle est une vertu , elle ne peut perfectionner ces sociétés , les rendre durables , qu'autant qu'on en éloigneroit les passions qui lui déplaisent : & où sont les sociétés où elles ne dominent pas ? Les plus heureuses en général sont celles qui se restreignent dans leurs familles ; elles y trouvent des secours , des appuis , de l'intérêt même dans les événements orageux , si fréquents dans la vie. Mon projet n'est pas d'en discuter les avantages & les inconvénients , de leur prescrire des regles : elles varieroient à proportion de la variété des goûts , des penchants & des caractères ; je perdrois de vue dans ces détails particuliers le grand

134 *L'Homme sociable.*

objet que je me suis proposé , sur lequel il me reste à combattre les obstacles qui nuisent à la société , qui sont opposés plus directement à son bonheur : le plus grand de tous est , sans contredit , l'intérêt personnel.

*DE L'INTÉRÊT
PERSONNEL.*

IL en est de lui comme de l'amour-propre ; il en faut , on ne peut s'en passer : les talents , la raison même , resteroient dans l'inaction sans lui ; poussé trop loin , il aveugle la raison , il dérobe aux talents la moitié de leur prix. Ne cherchons pas à épurer les hommes au-delà de leur

portée ; ne les dépouillons point de l'intérêt légitime qu'ils doivent prendre à leurs propres affaires , à leur famille , à leurs amis , ce seroit exiger ce qui n'est pas en leur pouvoir ; la société est trop raisonnable pour y prétendre : elle est la première à condamner ceux qui l'oublent. Il est de l'ordre de toute société que nous ayons un soin modéré de ce qui nous concerne. Avouons que sur ce point la société n'a pas besoin d'intervenir , qu'elle est bien plus occupée d'en arrêter l'excès , que de l'exciter. Il semble en effet n'avoir plus de bornes , attirer tout à lui ; il ne se rend pas seulement insensible au bien général , au bien Public , il inspire de le combattre , de s'enrichir à ses

136 *L'Homme sociable.*

dépens. Quels exemples n'avons-nous pas de ce désordre ? Il augmente à proportion de la diminution de l'amour de la patrie ; quelles concussions ne produit-il pas ? Combien d'établissements avantageux ne fait-il pas avorter , quand il n'y trouve pas son profit particulier ? C'est lui qui a fait dire qu'on trouve plus d'obstacle à faire le bien que le mal.

Je ne rapporte pas à cet intérêt personnel ces forfaits monstrueux que tout le monde abhorre , qu'on punit rigoureusement , qu'il est rare de voir protéger : ils en sont pourtant les effets malheureux ; je l'accuse de ces passions moins odieuses dans le fond , tolérées par l'usage , que l'on colore du nom d'émulation ,
que

que l'on couvre du manteau de la politique pour en obscurcir les défauts ; elles causent à la société des maux quelquefois incurables , & que des siècles ne réparent pas , je veux dire l'ambition , l'envie , l'avarice , la volupté , &c.

L'AMBITION.

QUE n'a-t-on pas dit de l'ambition ? Que reste-t-il à rapporter des excès terribles qui la couronnent , ou qui la détruisent ? De quelque côté qu'on jette les yeux , y a-t-il un pays , une contrée qui ne garde le souvenir des désastres qui sont son ouvrage ? N'a-t-elle pas changé la face de plusieurs Empires ? N'a-t-

M

138 *L'Homme sociable.*

elle pas inondé la terre de sang ? N'est-ce pas à la crainte des maux qu'elle cause , qu'est dû chez les Athéniens ce fameux Ostracisme qui , sous une apparence d'injustice , arrêtoit pourtant les entreprises des citoyens ? De vertueux qu'ils étoient , ils pouvoient devenir les tyrans de leur patrie ; la possibilité de faire le mal en fait naître le projet. L'influence des honneurs & de la puissance sur les mœurs que nous croyons les plus incorruptibles , est connue de tout le monde , & n'a pas besoin de preuves.

Si , de la société générale , nous passons à la société particulière , de quels désordres n'accuserons-nous pas l'ambition ? La fidélité , la probité , l'amitié , les liens les

L'Homme sociable. 139

plus sacrés sont de foibles barrières contre ses entreprises : elle viole toutes les loix. Il en est d'un ambitieux dans une famille , comme d'un Roi ambitieux sur son trône ; l'un & l'autre font acheter bien cher les avantages qu'ils procurent , même quand ils réussissent : quelle désolation, quand ils échouent ! Que n'éprouva pas la Suede dans ces deux cas, de la part de Charles XII !

La société veut de l'émulation : elle abhorre l'ambition dont elle reçoit toujours plus de mal que de bien. On loue mal - à - propos les pleurs d'Alexandre sur les conquêtes de Philippe son pere ; il n'a que trop fait voir que l'ambition, & non l'émulation, les avoit fait couler. On a perverti jusqu'aux définitions des

140 *L'Homme sociable.*

choses ; on confond tout , jusqu'aux mots , sur l'expression desquels on a peine à s'accorder malgré les réclamations de la raison.

L' E N V I E.

L'ENVIE est plus généralement connue pour ce qu'elle est , quoiqu'on la déguise encore en la décorant des attributs de l'émulation. Je n'envie pas , dit-on , sa fortune ; mais je voudrois être comme lui : cette malheureuse passion est le fléau de la société ; elle est la source des persécutions atroces que le mérite ne cesse d'éprouver ; elle le poursuit quelquefois jusqu'au-delà du tombeau qui devoit être le terme

L'Homme sociable. 141

de ses fureurs : ce n'est qu'alors que les hommes véritablement grands jouissent de leur gloire ; la renommée prend sa place , fait éclater leur vertu ; ce que Horace a si bien exprimé , quand il a dit , *virtutem incolumem odimus , sublatam ex oculis quærimus invidi*. Ne va-t-elle pas jusqu'à se couvrir du voile de la Religion , jusqu'à intéresser le Ciel dans ses projets , sanctifier en quelque sorte le glaive dont elle est armée ? Elle s'insinue dans tous les états chez ceux que l'étude & l'amour des Lettres devroient avoir adoucis ; leur rivalité, leurs disputes éternelles n'ont pas d'autre principe ; ils se donnent plus de peine à chercher des défauts à leurs confreres , qu'ils n'en auroient à réussir

142 *L'Homme sociable.*

comme eux ; leurs excès en ce genre feroient abandonner les sciences, si l'on ne les distinguoit pas des savants ; ils sont au point d'avoir fait dire que les Anciens amusoient les gens d'esprit par des combats de bêtes, & qu'aujourd'hui les bêtes sont amusées par les combats des gens d'esprit. Comment se fait il qu'en rentrant dans soi-même , on n'éprouve pas autant de plaisir à approuver ce qui est bon , que de peine à critiquer ce qui ne l'est pas ? L'ame est récréée par l'admiration qu'on lui cause , & est affligée par le déplaisir qu'on lui donne. La beauté d'une figure nous transporte, sa difformité nous choque. L'ame n'est pas faite pour la peine ; l'envie en donne beaucoup : que ne souffre

L'Homme sociable. 143

pas un envieux de profession ? Ovide a dit , dans le beau portrait qu'il en fait , qu'il ne se réjouit , qu'il ne sourit qu'en voyant quelqu'un dans la douleur : *risus abest nisi quem visi movere dolores*. Quelle espece de joie ! elle est pire que les larmes. Quand on a à cœur le bien de la société , on se réjouit de tout ce qui l'honore , ses succès nous intéressent , on a plus de desir de les augmenter par ses propres travaux , que d'envie de ternir la renommée de ceux qui les lui procurent. Combien de talents naissans enfouis par l'envie ! On craint de voir flétrir son nom par la satire qu'elle inspire. Tous n'éprouvent pas le sort de Quinault que la voix publique a rétabli dans tous les

144 *L'Homme sociable.*

droits que la satire avoit voulu lui ôter. Les roffignols n'en chantent que mieux quand ils ont mangé des araignées ; celles de la littérature ne sont pas de même : elles tendent des pieges qu'il n'est pas facile d'éviter.

La critique est nécessaire à la perfection des ouvrages , au maintien du goût : quel avantage y apporte l'amertume dont on l'affaisonne ? Les remedes amers peuvent opérer sur les estomacs , ils affligent les esprits. Ne pourra-t-on jamais inspirer à ceux qui se mêlent de critiquer les autres , je ne dis pas l'impartialité , premiere qualité de ces Aristarques , s'ils ne veulent pas être des Zoïles , mais le baume précieux de la douceur , qui calme
la

L'Homme sociable. 145

la douleur inévitable de la piquure ? Elle fera croire à celui que l'on critique , malgré les cris de son amour - propre , qu'on lui reconnoît des talents , qu'on ne desire que leur perfection , qu'on aura plus de plaisir à l'admirer qu'à lui trouver des défauts , que le bien de la société exige de ne pas les laisser croître ; qu'on ne les présente que pour les faire éviter à ceux qui courent la même carrière ; que c'est un frere enfin qui , occupé des intérêts de sa famille , avertit amicalement son frere de ses fautes , & ne met ni hauteur , ni prétention , ni dureté dans les conseils qu'il lui donne.



LA JALOUSIE.

ON peut appliquer à la jalousie une partie de ce que j'ai dit de l'envie : elles se mêlent & se confondent souvent. C'est envier le mérite d'autrui que d'en être jaloux : la première peut être regardée comme la source de celle-ci ; il y a pourtant une jalousie proprement dite ; on est jaloux de ce qu'on possède ; on veille , on se cache , pour en jouir seul. C'est un effet de la propriété , qu'on ne peut blâmer, quand elle se tient dans les bornes de la justice & de l'honnêteté ; elle sort de l'une & de l'autre , quand elle devient passion ;

L'Homme sociable. 147

c'est alors une fureur qui tourmente également le jaloux & l'objet de sa jalousie : ses excès sont connus ; s'ils sont quelquefois assez insensés , assez ridicules pour exciter des risées aux dépens du jaloux , ils n'en affligent pas moins la société : elle gémit du trouble qu'ils excitent , des horreurs qu'ils causent. Si l'on peut en croire la fable , la jalousie de Junon causa la ruine de Troye : qu'on ne la prenne que pour un emblème , & ce sera une vérité constatée par les faits les plus authentiques ; on feroit des volumes des désastres généraux & particuliers de la jalousie : les théâtres en retentissent , les romans en sont pleins , la vie civile en offre des exemples sans nom-

148 *L'Homme sociable.*

bre ; l'amour - propre , ce ressort universel de nos actions , en devient la source malheureuse , lorsqu'il n'est pas contenu par la raison : c'est un aveugle sujet à faire des faux pas sans elle. On a imaginé une fable ingénieuse de l'amour conduit par la folie , on en feroit une utile de l'amour - propre abandonné à lui-même.

Nos Moralistes n'ont pas assez examiné ces deux pivots de la conduite des hommes : ils en ont exagéré les maux , & diminué les véritables biens ; ils sont allés jusqu'à invectiver la raison même ; ils ont établi des principes opposés à l'état de la nature humaine : quelque obscure qu'elle soit , les actions , qui en émanent , forment

une regle plus sûre pour en juger ,
que tous les systêmes inventés pour
la décrier. Ils exigent des suppo-
sitions incroyables : toute la morale
consiste à faire le bien , & à éviter
le mal ; leurs commentaires sur ces
deux objets ressemblent à ceux qui
dans la Jurisprudence ont obscurci
les loix au lieu de les éclairer.
Nous fatiguons plus notre esprit &
notre cœur que nous ne les sou-
lageons par ces dissertations éter-
nelles , si éloignées de la simpli-
cité pour laquelle nous sommes
faits : elles servent de prétexte à
nos passions ; elles leur fournissent
des autorités ; elles font en mo-
rale ce que la chicane fait dans les
procès ; elles brouillent tellement
les idées , qu'on ne fait plus où l'on

150 *L'Homme sociable.*

en est ; elles convertissent en fumée la lumière sacrée que nous apportons en naissant , accordée aux hommes pour les conduire , qui les distingue de tous les êtres connus par une supériorité dont ils doivent un hommage perpétuel à l'Etat , dont elle est l'ouvrage.

L'AVARICE.

L'AVARICE , que nous avons indiquée comme un obstacle à surmonter pour être vraiment sociable, ne se déguise-t-elle pas encore sous le nom d'économie ? L'avarice, plus nuisible à la société que la prodigalité même , n'a pas été définie par les Anciens, nos maîtres en tout

L'Homme sociable. 151

genre , comme elle méritoit de l'être ; les tableaux de Philostrate ne la peignent pas avec des couleurs assez noires ; Moliere, le grand Moliere , n'en a touché que le ridicule , le seul objet de la Comédie ; aucun ne l'a représentée avec le caractère de cruauté , dont elle est plus atteinte qu'on ne pense communément.

L'avare n'est pas seulement cet homme d'Horace , dont le plaisir est de considérer l'or que renferme son coffre fort , de le compter , de s'applaudir chez lui en le contemplant , tandis qu'il est la risée du public ; c'est un barbare dont le cœur est fermé à tous les sentimens de l'humanité ; les parents, les amis, les concitoyens,

152 *L'Homme sociable.*

ne sont rien pour lui ; l'or est son univers ; les malheurs qu'effluent ses semblables , ne servent qu'à aiguïser sa passion , la rendre plus formidable ; la misère des autres augmente son industrie pour conserver mieux ses richesses : il souhaite plutôt la mort du misérable que son soulagement , quelque peu qu'il lui en coûte pour le soulager ; ce n'est pas un homme , c'est un monstre dans la société : on rit des aventures fâcheuses que lui suscite son avidité : ce n'est pas remédier aux plaies qu'il fait dans la société , en la privant des secours qu'elle a droit d'exiger de lui ; on est obligé de regarder sa fin comme le seul avantage qu'il lui ait procuré : encore ne compense-t-elle pas les torts

qu'il lui a faits. Quelle condition affreuse que celle d'un avare ! Les loix n'ont pourtant rien prononcé contre lui : s'il est assez ouvertement coupable pour devoir être puni , ne peut-il pas trouver dans l'or même , son idole , une ressource contre la punition ? Un homme riche , par quelque voie qu'il se soit enrichi , est rarement la victime de la Justice ; on a donné à l'or & à l'argent une autorité supérieure à celle des loix : ce sont des toiles d'araignées , elles n'arrêtent que les mouches. Est-il donc surprenant que tant d'hommes courent , se tourmentent pour devenir riches à quelque prix que ce soit , *rem si possis recte , si non , rem quocumque modo rem.*

Il en est de l'avarice comme des autres passions : elles prennent des teintes différentes dans les divers caractères , delà vient la différence des avares : ils se ressemblent par l'amour des richesses , & varient dans la pratique. A examiner cette différence de près , on n'en trouve pas seulement le principe dans le caractère , mais dans quelque autre passion , que l'avarice n'a pas entièrement subjuguée ; la plus ordinaire est la vanité mal entendue : elle fait les avares fastueux ; ils croient en imposer par quelque dehors ; la peine , qu'ils se font en dépensant , perce à travers leur étalage , & ne les garantit pas du titre d'avare ; l'espece de prodigalité qu'ils montrent est ré-

parée par les privations qu'ils s'imposent ; & quand ils font souffrir les autres par des épargnes sordides , plus cuisantes que leur épanchement n'a donné de satisfaction , la dépense est rare , l'épargne est de tous les jours , s'étend à tous les objets : on ne les reconnoît pas seulement à leur conduite , leur air , les soins qu'ils se donnent les décelent sur les plus petites choses. Il n'arrive guere que les plaisirs les attirent dans leurs filets & nuisent à l'agrandissement de leur trésor : leur ame n'en est pas susceptible ; ils comptent pour un gain chaque privation ; ils ne distinguent dans les plaisirs ni ce qui est honnête , ni ce qui ne l'est pas : tout plaisir qui coûte , quel

qu'il soit , leur paroît déshonnête.

Quelque éloignée que soit l'avarice , de la volupté , cette dernière n'en est pas moins un obstacle à la sociabilité , & mérite de n'être pas passée sous silence.

LA VOLUPTÉ.

DERSONNE n'ignore que les Sybarites ne sont connus dans l'univers que par ces excès de mollesse & de volupté qui les a perdus : leur nom désigne encore aujourd'hui les hommes voluptueux.

Les passions en général sont en quelque façon étrangères à l'humanité : elles lui coûtent des efforts dont elle est rarement dédommée par les satisfactions qu'elles

donnent : il ne seroit pas si difficile qu'on veut le croire de leur résister , de s'en détacher. Il n'en est pas de même de la volupté : elle nous attaque par tous les sens , ils semblent nous avoir été donnés pour répondre à ses attraits : ils le sont en effet , quand les plaisirs qu'elle nous procure ne nuisent ni à nos semblables , ni à nos devoirs , ni à l'honnêteté publique. Notre malheur est de ne rien distinguer , de tout confondre , de n'appeller jamais notre raison & notre conscience à notre secours ; elles nous guideroient mieux sur l'usage des plaisirs ; elles nous apprendroient que plus ils ont d'attraits pour nous , plus nous devons nous précautionner contre leur séduction :

158 *L'Homme sociable.*

parce qu'il y a des plaisirs criminels , ce n'est pas à dire qu'ils le soient tous. Les Dogmatistes , entraînés par la crainte des dangers de la volupté , ont poussé leur morale à l'excès ; s'ils n'ont osé condamner tous les plaisirs , parce qu'en effet ils ne sont pas tous condamnables, ils ont prétendu que les plaisirs permis conduisoient aux autres , & qu'il étoit plutôt fait de n'en admettre aucun ; comme s'il falloit arracher toutes les vignes parce qu'elles font des ivrognes. C'est cette morale exagérée qu'on ne peut suivre à la lettre , qui , dans les siècles reculés , a peuplé les déserts ; qui , dans des temps moins éloignés , a établi cette quantité de Monasteres ef-

frayants pour la nature : si l'on s'occupe aujourd'hui à les réduire , ce n'est pas seulement pour l'inutilité dont ils sont à la société , mais parce qu'ils n'ont pu être longtemps en effet ce qu'ils croyoient pouvoir être toujours. Nous avons vu des Ordres très-rigides se relâcher eux-mêmes de leurs observances , pour arrêter le nombre de ceux qui perdoient l'esprit , ou s'abandonnoient à des excès punissables.

S'il est constant que la volupté , comme on l'entend , ne peut s'allier avec la vertu , il n'est pas moins vrai que la privation de tous les plaisirs ne peut s'allier avec notre raison ni avec notre constitution. L'austère Sparte trouva sa destruc-

160 *L'Homme sociable.*

tion dans la dureté de ses loix ; impraticables à la longue , & qu'on a cru avoir fait sa gloire. La nature a des droits imprescriptibles ; la sagesse du Législateur est d'y accommoder ses loix : elles ne sont bonnes qu'autant qu'elles sont praticables.

Revenons à la volupté , si dangereuse dans tous les temps de la vie , sur-tout dans cet âge que l'inexpérience & la chaleur du sang rendent si susceptible de ses charmes auxquels le travail & l'occupation sont les seuls moyens humains de nous soustraire. Hercule , jeune encore , dit la fable , rencontra sur son chemin la vertu & la volupté qui se disputoient sa conquête : s'il avoit cédé à cette dernière , qu'il eût

eût languï aux pieds d'Omphale ,
il n'auroit pas obtenu chez les
Dieux le rang que ses travaux lui
ont acquis ; la gloire d'avoir pur-
gé la terre de ses monstres , est
une récompense de la victoire qu'il
avoit remportée sur lui en em-
brassant la vertu : toutes les délices
de la volupté sont-elles compara-
bles à l'immortalité dont il jouit ?
En énervant le corps , la volupté
énervé l'esprit même : leurs rapports
sont si intimes , leur dépendance si
mutuelle , que l'ame n'est pas à
l'abri des désordres qu'éprouvent
les sens , ses seuls interprètes. Quel
est l'état qui n'exige pas quelque
effort ? Et de quel effort est ca-
pable l'homme livré à la volupté ?
Quand ses devoirs négligés , sa ré-

162 *L'Homme sociable.*

putation flétrie , sa famille abandonnée ne lui causeroient pas ces remords inévitables dans les désordres d'une pareille vie , quelle est la durée de cette volupté devenue son idole ? Combien de fois encense-t-il ses autels , sans qu'elle réponde à ses vœux ? Quand elle lui manque , quel ennui le dévore ! Comme il ne partage point ses hommages , il n'est dédommagé d'aucune manière quand sa divinité unique s'y refuse. La sphere des plaisirs qu'elle donne est si bornée , qu'il y a incomparablement plus de jours vuides que de remplis. Ajoutons la compensation des peines plus grandes , plus sensibles dans une vie voluptueuse : la mollesse grossit les plus légères dou-

L'Homme sociable. 163

leurs , en occasionne davantage.

C'est sur-tout lorsque la vieillesse approche , que le voluptueux sent redoubler ses peines : les plaisirs l'abandonnent , c'est son enfer ; la vieillesse redoutable pour tous les hommes , l'est encore plus pour lui : il n'a pas prié les Dieux comme Horace les prioit , sans en avoir sujet de le préserver d'une vieillesse honteuse , *turpem senectam*. C'est-à-dire qu'il n'a rien fait pour se préparer une ressource contre les infirmités qui l'assaillent de toute part , contre le dégoût que la vieillesse inspire & qui la fait dédaigner ; elle est bien loin chez lui de la considération qu'elle donne , quand la vie a été utile à la patrie : on ne le verra point assis au mi-

164 *L'Homme sociable.*

lieu de ces vieillards qui font respecter leurs cheveux blancs & les rides de leur front par la sagesse de leurs conseils , & par les travaux qu'ils ont essuyés pour l'avantage de leurs semblables. La renommée qu'ils ont méritée les accompagne : elle adoucit la défaillance de la nature ; elle fait envisager une existence nouvelle , fondée dans le souvenir des hommes ; elle s'affied sur le tombeau qui renferme leurs dépouilles mortelles , pour les proposer & les annoncer aux races futures , comme des modèles à suivre. Cette considération a été dans tous les temps l'aiguillon des plus belles actions : il n'y a que les âmes lâches , efféminées , qui n'en soient pas touchées.

On a beau dire que la gloire attachée à nos cendres est bien tardive , on en jouit dans cette vie par l'idée qu'on s'en fait : il est doux de penser que la mort , l'horrible mort , ne nous enlèvera pas tout-à-fait , *non omnis moriar* , qu'il restera quelque chose de nous ici-bas , que ce que nous aurons fait pourra être encore utile après nous.

MÉCHANCETÉ.

JE n'ai pas fait mention de ce qu'on appelle méchanceté , quelque nuisible qu'elle soit à la société , parce que je la crois produite par quelque une des passions que j'ai citées , & qu'elle est l'inf-

trument dont elles se servent pour arriver à leur fin : au premier coup d'œil la méchanceté poussée à un certain point , paroît n'avoir d'autre objet que de faire le mal ; en l'examinant de plus près , on apperçoit un motif distinct de la méchanceté même , dont il pourroit être séparé , qui ne l'emploie que par le besoin qu'il croit en avoir. Il y avoit plus que de la vengeance dans les forfaits de Médée : elle auroit été bonne , comme elle le dit ; le destin de Médée est d'être criminelle , mais son cœur étoit fait pour aimer la vertu , si des passions cruelles ne l'avoient rendue féroce. Il en est de même de Phedre , quand elle accuse Hyppolite.

On ne peut pas se persuader

L'Homme sociable. 167

qu'il y ait du plaisir à faire le mal , sans y être amené par quelque cause : lorsqu'on s'applaudit d'en avoir fait , c'est pour avoir atteint son objet : la satisfaction qu'on en tire est d'avoir fait du mal à son ennemi , ou d'en avoir profité , ou d'avoir contenté sa vanité en surmontant des obstacles que la méchanceté seule pouvoir vaincre. On ne naît point méchant , on le devient : cette qualité détestable acquiert plus ou moins de véhémence du tempérament & du caractère. Il est né méchant , dit-on tous les jours : il n'en est rien ; la mauvaise éducation , les habitudes encore plus mauvaises , l'âcreté du sang , sont venus l'aider à paroître , à être ce qu'il est en effet. Le

168 *L'Homme sociable.*

méchant se produit quelquefois par des actions si dénaturées, dont les belles ames sont si incapables, qu'il n'est pas surprenant qu'on le croie d'une nature différente, & qu'on imagine enfin qu'on peut naître méchant comme on naît bossu ou boiteux; je suis convaincu que ces derniers ne le sont pour la plupart que par la faute des meres, des nourrices, & de la gêne qu'on leur impose en naissant; les animaux en sont la preuve: c'est un prodige d'en trouver un qui souffre de quelque défaut naturel. N'outrageons point la nature par de pareils reproches: elle est tous les jours la victime de ces sortes d'insultes; il est plutôt fait de l'accuser que de s'accuser soi-même; on se
croit

croit toléré, impuni, en rejetant sur elle les défauts du corps, de l'esprit, du caractère. Un pareil système ouvreroit, en Morale, la porte à tous les crimes; la prétendue impossibilité de suivre la loi seroit l'excuse bannale des plus grands scélérats.

CONCLUSION.

IL est si incontestable qu'il ne peut y avoir de société solidement établie sans religion, que je n'ai pas cru devoir en faire un article à part. La religion est le frein le plus redoutable chez tous les peuples, un joug qu'on cherche en vain à secouer, un cri de la na-

170 *L'Homme sociable.*

ture qu'on n'étouffe jamais entièrement : faite pour arrêter les méchants , elle devient entre les mains du Fanatique , qui en abuse , un instrument si pernicieux , qu'il vaudroit mieux pour la société qu'il la méconnût , que de s'en servir pour commettre les horreurs les plus exécrables.

A travers les voiles dont la barbarie , l'ignorance , la superstition & la corruption ont couvert la religion , ou l'ont dénaturée , malgré les fables que l'amour du merveilleux a inventées & semées partout , qui a fait recevoir & croire les choses les plus absurdes & les plus incroyables , la connoissance de l'Etre suprême a percé : on l'a adoré , on l'adore , on l'adorera toujours ,

L'Homme sociable. 171

sous quelque nom qu'on le désigne, quelque attribut qu'on lui donne ; cette vérité a consolé les sages , a effrayé les méchants dans tous les temps. Ceux qui ont nié son existence éternelle , n'ont consulté que le désordre des passions qu'ils n'ont pu concilier avec l'idée d'un Etre dont la bonté & la justice sont des vertus infinies comme lui.

C'est dans son cœur , & non dans son esprit , que l'impie a dit , il n'y a point de Dieu ; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour croire en lui ; cet amas de merveilles que renferme le monde , l'annonce mieux que nos discours. C'est déraisonner que de tirer son incrédulité de l'impossibilité où nous sommes , de le connoître tel qu'il est : nous som-

172 *L'Homme sociable.*

mes environnés d'objets dont nous ne connoissons pas la nature , & dont nous ne ressentons pas moins les effets : sa maniere d'agir avec ses créatures est aussi au-dessus de la portée de notre intelligence , que son essence même ; disons , *ô altitudo !* comme disoit S. Paul ; baïssons la tête , soumettons-nous à ce qu'il lui a plu de nous prescrire & de nous révéler ; ne donnons pas à notre raison plus d'étendue qu'il n'a voulu lui en donner. Adorons sa Majesté suprême , aimons nos freres , évitons le mal , faisons le bien dont nous sommes capables & reposons-nous de tout le reste sur notre auteur , que nous ne connoissons ici-bas que par ses bienfaits,

L'Homme sociable. 173

J'arrête ici l'esquisse que j'ai formée de l'homme sociable : si j'ai omis ou avancé quelques traits qui m'exposent à des reproches, mon intention, qu'on ne peut blâmer, m'excusera. J'ai voulu payer mon tribut à la société, faute de moyens de la servir mieux ; d'autres plus éclairés feront davantage : ils ne feront pas plus convaincus que moi de cette belle maxime de Juvénal, *non sibi sed toti genitum se credere mundo.*

Fin de l'Homme sociable.



LET T R E S
 PHILOSOPHIQUES
 SUR
 LA JEUNESSE.

Uno semel est imbuta recens , servabit odorem.
 Testa diu *Horace.*

LETTRE PREMIERE.

Vous présumez trop de moi ,
 mon cher Linus , en me
 demandant un Traité de
 la Jeunesse ; celui qu'a fait Cicéron
 P iv

176 *Lettres philosophiques*

de la Vieillesse , est un modele au-dessus de mes forces : je ne pourrois m'empêcher de me le rappeler à chaque instant ; il me décourageroit, & ne m'aideroit pas. Je veux bien , pour ne pas me refuser entièrement à ce que vous souhaitez , vous faire part de quelques - unes de mes idées sur la Jeunesse ; mais , sans observer d'autre ordre , d'autre suite que celle des pensées qui naissent les unes des autres , & qui s'enchaînent sans prétention , la seule que je m'y permette , qu'il n'est pas en moi d'éloigner de ce que j'écris même en badinant , est de les rendre utiles ; je suis si convaincu que nous ne sommes ici-bas que pour nous aider mutuellement , que je m'applique sans réserve à

tout ce que je fais autant qu'il est possible : cette façon de penser fera une pédanterie aux yeux de bien des gens , je ne crains rien des vôtres , accoutumés à lire dans mon cœur.

Avouons d'abord que tout ce qui commence d'être , est séduisant , plus encore dans les objets animés. La fraîcheur du teint , la vivacité des yeux , leur netteté , la douceur de la peau , les proportions dans tous les membres , que l'on voit tous les jours tendre à leur perfection ; la sérénité , la douce joie qui l'accompagne ; cette liberté dans tous les mouvements , la souplesse qui les décore ; la candeur , la naïveté ; cette vérité , quand la crainte ne l'étouffe pas ;

178 *Lettres philosophiques*

ce badinage enchanteur , que tous les autres âges regrettent & voient avec plaisir ; assemblage heureux , devant lequel tous les avantages de l'esprit se soutiennent mal , que nous adorerions , si nous lui voyons une ame capable de répondre à la nôtre : c'est tout ce qui lui manque , & par une fatalité inconcevable , l'arrivée de ce que nous lui souhaitions , détruit le plus souvent ce que nous y admirions ; cette fatalité , au reste , n'est qu'un mot d'usage , vuide de sens , qu'on applique aux causes qu'on ignore , ou qu'on dédaigne de connoître. L'éducation fait tout : elle corrige , elle change même , elle donne tout , à l'esprit près , qui n'est pas en son pouvoir , mais dont elle forme les

diverses qualités à son gré. On a beau le nier , le fait n'en est pas moins vrai : cinquante ans d'observations sur cette matiere m'ont mis à portée d'en juger. Si l'on n'exposoit aux yeux & aux oreilles des enfans que ce qui leur conviendrait de voir & d'entendre , on en feroit tout ce qu'on voudroit. Les soins de l'ame ne doivent pas exclure les soins du corps , quelque incompréhensibles qu'ils soient , unis , ou séparés : ils ont trop d'analogie , trop de rapports nécessaires & sensibles , pour ne pas faire marcher ensemble l'éducation dont ils ont besoin. Les tempéraments , qui ont tant d'influence sur les caracteres , demandent des attentions , dont je conviens que peu de gens

sont capables. On croit détruire les effets de l'éducation , en montrant des freres & des sœurs élevés ensemble & de la même maniere , qui se ressembtent aussi peu que s'ils avoient été élevés à mille lieues les uns des autres : c'est précisément parce que leur éducation a été commune , & que leurs tempéraments étoient fort différents & ne demandoient pas la même forme ; les plus légères causes en apparence , & les plus essentielles dans le fond , empêchent des enfans de se ressembler , quoique nés des mêmes peres & des mêmes meres : pourquoi ne voudroit-on pas que des enfans de tempéraments différents , ne se ressentissent pas d'une éducation commune , qui ne leur convenoit

pas également ? Laissons ce sujet , sur lequel on a tant écrit sans succès, parce que le Ministère public ne s'en est pas encore occupé assez efficacement. Il faudroit commencer par les meres , la plupart se refusent au devoir le plus sacré de la nature : elles savent bien que leur santé est attachée à son observation ; le maintien de leurs agréments , qu'elles croient faussement perdre en devenant nourrices , est un intérêt plus cher que celui de leur santé , & même de leur vie : ce fait , tout incroyable qu'il est , n'est que trop vrai pour le malheur de la société. Revenons à la Jeunesse , l'objet de notre administration,

L E T T R E I I.

LE bel âge par excellence est celui de l'effervescence du sang , du développement des passions , si nécessaires à la perfection de l'ouvrage de la nature : elles ne deviennent hélas ! que trop souvent la source de nos malheurs , après nous avoir été données pour contribuer à notre félicité ; c'est un article sur lequel nos Moralistes ne sont pas d'accord , je ne m'amuserai pas à les concilier. Les avantages qu'elles procurent à la Jeunesse sont innombrables ; la nature semble alors avoir achevé & perfectionné son objet : elle s'y con-

sur la Jeunesse. 183

temple & nous invite à l'y contempler aussi ; elle lui dit , jouissez des dons que je vous ai faits ; la jeunesse paroît en effet porter dans son maintien cet air de jouissance qu'elle lui a inspiré ; tous les biens sont en quelque sorte nouveaux pour elle : à chaque pas qu'elle fait, elle en découvre qu'elle ne connoissoit pas ; elle a acquis un nouvel être par l'achèvement de ses organes , ses sensations sont d'autant plus vives qu'elles sont plus neuves ; le plaisir qu'elles lui causent rejaillit sur son air & sur sa figure ; on y lit le contentement qu'elle en ressent , & le desir de l'augmenter encore ; les ris & les jeux l'environnent , les plaisirs la suivent & l'accompagnent par - tout : elle

184 *Lettres philosophiques*

annonce la joie quelque part qu'elle se présente ; tout lui rit parce qu'elle rit à tout ; le passé n'est plus pour elle ; l'avenir n'a pas le droit de l'inquiéter encore : elle est toute entière au présent dont elle jouit ; elle communique sa vivacité , sa chaleur à tout ce qui respire autour d'elle ; la vieillesse même se plaît à la voir & à l'entendre : elle lui rappelle cet âge , dont le souvenir plaît toujours & peut devenir un plaisir. Craignons de passer une éponge sur des couleurs si riantes ; cherchons plutôt à perpétuer dans tous les âges ce tableau délicieux. Nous ne pouvons pas nous déguiser que cet âge heureux n'a qu'un temps , que , comme l'automne & l'hiver viennent après le printemps ,
ainsi

ainsi les soucis , les devoirs , les occupations , les malheurs sont à la suite de ces beaux jours ; & , par une conséquence , que vous ne croyez peut-être pas aussi nécessaire qu'elle l'est en effet , cette suite heureuse ou malheureuse dépend de ce bel âge bien ou mal conduit : il est la base , le principe fondamental des autres âges , qui ne seront à l'avenir que ce qu'il aura voulu qu'ils fussent.

Vous aurez peine à vous persuader , mon cher Linus , que dans le temps où l'on ne pense qu'à jouir du présent , où l'on paroît emporté par la fougue des passions , dans ces moments de plaisir & d'ivresse , on puisse préparer les âges suivants , & les tourner à son

avantage ; j'avoue que la mode n'y est pas , qu'excepté un petit nombre d'ames privilégiées , tout le reste est entraîné par le torrent , & qu'indépendamment de la force & de la santé que cet âge altere souvent au lieu de les fortifier : il en coûte bien plus à l'ame qui , toute neuve , alors s'est remplie des impressions les plus funestes & les plus opposées à son bonheur. On est toujours ce qu'on a été , dit-on , & l'on fait honneur à la nature de cette maniere d'être qu'on tient pour incorrigible , & dont on s'autorise pour ne pas chercher à la changer. Le *gaudeant bene nati* est une maxime qu'on a étendue trop loin : elle ne doit s'entendre que de la bonne disposi-



tion des organes , de la qualité des humeurs : encore cette dernière peut - elle tourner à mal , par les excès auxquels on se livre ; ou en bien , par le soin qu'on prend de les conserver dans le bon état où elles se trouvent. La nature ne va pas au-delà ; les vices & les vertus sont indépendants d'elle : elle les laisse à la disposition , au choix de l'être qu'elle a formé , dont elle s'est proposé le bonheur ; elle se réjouit de ses vertus , & s'afflige de ses vices ; ce n'est pas sa faute si les hommes ont gâté son ouvrage , s'ils l'ont contrariée de tant de manières , s'ils ont fait des loix contraires aux siennes : elle n'a pas dit au buveur de boire au-delà de sa soif , au voluptueux de se faire

188 *Lettres philosophiques*

un repentir du plaisir même , au riche de dédaigner le pauvre , à l'ambitieux d'écraser ses semblables pour parvenir , &c. c'est toujours en s'écartant de ses voies immortelles qu'on s'égare : elles ont beau être tracées en caracteres ineffaçables , on en détourne ses regards pour chercher un bien qu'on ne trouve que sur ses traces.



L E T T R E I I I .

JE regarde les hommes malheureux , parce qu'ils se sont éloignés de la nature , comme les géants , quand ils firent la guerre aux Dieux ; si leur audace est égale , leur punition est la même ; au lieu de ces rochers , de ces monts , sous lesquels ils furent ensevelis , de ces supplices divers auxquels ils furent condamnés , les erreurs , qui ont décidé les hommes à combattre la nature , les punissent à leur tour : le rocher de Syfiphe , le vautour de Titie sont les symboles imparfaits des tourments qu'ils éprouvent. On ne peut penser , sans en avoir pitié , à cette foule de malheureux

190 *Lettres philosophiques*

qui ne le font que pour s'être élevés
contr'elle , par une funeste insti-
tution , dont le principe est de la
combattre ; ils ont été conduits ,
entraînés à lui disputer des droits ,
dont ils ignorent la sagesse ; on leur a
défendu d'écouter sa voix : on la
peint à leurs yeux avec des couleurs ,
qui ne sont pas les siennes : on l'a défi-
gurée au point d'en faire une source
de corruption & de désordres ;
ainsi les uns à force de lui résister ,
les autres à force d'abuser des avan-
tages qu'elle procure à ceux qui con-
noissent les bornes qu'elle a pres-
crites à l'usage de ses dons , ne
forment ensemble qu'un amas de
victimes dévouées aux remords ,
aux regrets , aux inquiétudes qui
les suivent jusqu'au tombeau : au

lieu d'une vie agréable , honnête , utile à leurs semblables , on les entend se plaindre de leurs maux , & s'écrier quelquefois , étoit-ce la peine de naître ? Dédaignant l'existence qu'ils ont reçue , & préférant en insensés le néant dont ils sont sortis , à la jouissance des biens qui les environnent de toute part , & dont ils ne savent pas jouir , tel est à - peu - près le tableau de tous les âges qui suivent la jeunesse , & qui lui ressemblent si peu. Ne croyez pas , mon cher Linus , que , pour parvenir au but que je me propose de conserver quelque ressemblance entre la jeunesse & les âges suivants , j'adopte cette sentence usée , qu'il faut être vieux de bonne heure pour être vieux

long-temps : elle peut regarder la durée de la vie, or elle n'est pas mon objet : ce seroit ternir l'éclat de la jeunesse que de la revêtir des haillons de la vieillesse ; on peut vieillir long-temps, & n'en être pas plus heureux. Je ne suis pas plus de l'avis de ceux qui prétendent au contraire qu'il faut que jeunesse se passe à l'ombre de cette belle maxime , qui ne seroit bonne qu'autant qu'elle seroit restreinte dans les plus étroites limites ; on permet à la jeunesse beaucoup d'égarements , que l'honnêteté , souvent même la probité désavouent ; les passions ainsi autorisées font des progrès qu'il est difficile de détruire : elles préparent le supplice & le repentir des autres âges. N'avez
vous

vous jamais vu sourire des peres & des meres à des excès de leurs enfants , dont ils auroient dû rougir ? Ils ne commencent à s'en inquiéter que lorsqu'ils craignent que leur fortune n'en souffre. On a plus de sollicitude pour les filles , mais dans le temps qu'on les précautionne du côté de la pudeur & de la modestie , on les instruit des moyens de les perdre , en leur suggérant ceux de plaire , comme si ceux de la nature , plus simples ne suffisoient pas : on leur défend d'écouter les hommes , & on leur apprend à les attirer & à les séduire. Y a-t-il une inconséquence plus marquée ? L'exemple étourdit sur les suites de ces pratiques monstrueuses , & la mode , une fois éta-

blie , établit à son tour la sécurité ; on se garde bien d'appercevoir que la perversité , dont on se plaint universellement , est l'effet d'une conduite si bizarre. On ne remonte jamais aux sources ; en fait de mœurs les plus petites causes produisent de grands effets. Combien d'habitudes prises à cet âge acquierent ce qu'on appelle une seconde nature ! Il arrive en Morale ce qui arrive en Physique , comme les corps assujettis à telle forme ou à telle allure les gardent toujours ; les ames ne se défont pas mieux des impressions qu'elles ont reçues dans la jeunesse : on accuse le caractère d'un vice acquis par l'habitude de s'y livrer , & l'on impute à la nature des écarts qui ne

lui appartiennent jamais. Vous me direz peut-être que je me fais le chevalier de la nature, que je romps des lances pour sa défense : elle n'auroit pas besoin de défenseur, si l'on vouloit l'écouter. Puissiez-vous, mon cher Linus, n'avoir jamais à vous repentir d'avoir fermé les oreilles à sa voix !



L E T T R E I V.

AVANT que d'aller plus loin , mon cher Linus , convenons de nos faits. Quand je parle de la ressemblance qu'il faudroit tâcher d'établir entre la jeunesse & les autres âges , vous n'avez pas cru sans doute qu'il fût question d'une ressemblance de figure : elle s'use nécessairement cette figure ; sa destinée est celle de tout ce qui est matiere impérissable par ses principes ; elle est sujette aux variations ; elle passe continuellement d'une forme à l'autre ; il ne s'agit ici que de l'ame invariable par sa nature ; si dans son printemps elle est imbue de qualités

excellentes , elle les conservera dans les âges suivans , & telle qu'on l'avoit vue alors , on la verra toujours : voilà pourquoi j'ai dit que de la jeunesse dépendoit le reste de la vie , & qu'elle formoit cette ressemblance que nous cherchons. Je fais que les maladies , les événemens , une constitution plus ou moins forte peuvent influer sur l'ame , lui causer du chagrin , de la douleur : le stoïcisme qui rendoit impassible est une chimere ; mais ces divers accidents n'altéreront pas sa température : elle saura les soutenir par son courage , les adoucir par sa patience , se mettre au-dessus d'eux par sa fermeté ; les organes affoiblis affoiblissent aussi l'empire qu'elle exer-

çoit sur eux : ils ne détruiront pas ses habitudes heureuses : elle sera interceptée dans l'exercice de sa puissance ; mais ils ne tourneront pas au vice ce qui étoit dévoué de tout temps à la vertu. La vieillesse, si hideuse pour l'ordinaire, ne cessera pas de plaire, de faire admirer la candeur, la gaieté, la douceur, la sensibilité, la tolérance du premier âge. Je pourrois vous citer des exemples, pour appuyer mon opinion ; ils sont rares à la vérité : c'est parce qu'ils sont rares, qu'il est nécessaire d'aider à les multiplier, & d'en démontrer la possibilité. Essayons, mon cher Linus, de remplir cette tâche : le travail n'est pas si difficile qu'on le croit ; & quand il le seroit, la

gloire de le tenter en sera plus grande , & le succès plus flatteur. Les vieillards de mauvaise humeur , grondeurs , jaloux des plaisirs des autres , avares , insensibles , &c. déshonorent la vieillesse : ce n'est pas elle qui donne ces défauts , ces vices , & qui les rend insupportables ; il ne faut l'imputer qu'à eux ; ils ne font que développer le germe des passions qu'ils avoient contractées dans leur jeunesse : on recueille alors ce qu'on a semé. On peut appliquer à la jeunesse l'apologue de l'estomac : toutes les parties du corps tiennent de lui leur force ou leur foiblesse , leur santé ou leurs maladies ; ainsi tous les âges tirent de la jeunesse leur bon ou leur mauvais état : elle est

200 *Lettres philosophiques*

le principe de la vie morale ;
comme il l'est de la vie physique.

Quelque respect que nous ayons
pour la vieillesse qui le mérite ,
quelque mérite que puissent lui va-
loir sa prudence , son expérience ,
sa modération , elle doit à la jeu-
nesse le fond de toutes ses vertus ;
à ce titre , la jeunesse jouit de la
préférence sur tous les autres âges :
elle acquiert une importance , dont
il paroît qu'on ne se doute guere par
la négligence avec laquelle on la
traite ; on croit lui rendre toute la
justice qui lui est due , en s'amu-
sant de ses graces & de ses plai-
sirs ; elle semble n'offrir qu'un spec-
tacle brillant , qui n'a de durée que
celle des fleurs : c'est alors pour-
tant que le moral & le physique ,



de l'existence humaine se forment , se fortifient , se plient à toutes les impressions qu'on lui donne ou qu'on lui laisse prendre. On n'a jamais dit à un jeune homme que les âges suivants , que la vieillesse même , si odieuse à ses yeux , dépendoient de lui , qu'il se les rendroit agréables & fort différents de ce qu'il les voit , s'il vouloit se munir des connoissances & des vertus qui peuvent y concourir. L'exposition de pareils avantages bien faite , prouvée par des comparaisons à sa portée , lui donneroit de l'émulation , élèveroit son ame , diminueroit le prix de toutes ces futilités dont on l'enivre , & , sans le priver des plaisirs attachés à son âge , lui montreroit la sagesse sous des dehors plus

202 *Lettres philosophiques*

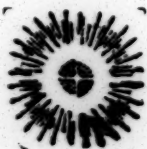
attrayants que ceux sous lesquels on a tant de tort de la présenter ; dehors plus capables d'en dégoûter, de la faire haïr que de la faire aimer. On s'est entêté , je ne sais pourquoi , de ne l'exposer aux regards de la jeunesse avide de voir & d'entendre , que sous le voile d'une sévérité qu'elle n'a pas : on veut que son nom seul l'effraie , & sous cet aspect odieux , on veut que la jeunesse l'embrasse malgré elle , & , comme on dit , à contre-cœur. Cette contradiction insensée est la base des principes qu'on prétend inspirer à la jeunesse. Le succès répond, comme vous voyez , à cette prétention ridicule. On crie au miracle , quand on trouve un jeune homme sage ; si l'on s'y étoit pris

autrement , il seroit peut-être aussi rare de voir un jeune homme libertin , qu'il l'est aujourd'hui d'en voir un vertueux. Les hommes se copient dans tout ce qu'ils font ; après avoir défiguré la Divinité , comme ils l'ont fait , il n'est pas merveilleux qu'ils dénaturent aussi les vertus dont ils se mêlent de parler. La sagesse n'est point telle en effet qu'on la peint aux enfants : elle n'a point été donnée aux hommes pour les contrarier en tout , mais pour les conduire , & encore par quels chemins semés de fleurs ! L'Être suprême , du sein duquel elle émane , & qui nous la commande , est-le même qui nous a donné une ame douée de mille facultés diverses , & un corps orné de ses sens :

il n'a pas prétendu que ces deux êtres qu'il a unis & qui sont son ouvrage , fussent sans cesse en guerre ; il a voulu au contraire qu'ils fussent d'accord , parce qu'il a voulu le bonheur de l'homme , & qu'il n'y en a point pour lui sans cet accord admirable , qu'on semble nous défendre au lieu de nous inviter à le rendre plus inviolable. Examinez les hommes de tous les âges & de tous les pays , vous n'en trouverez aucun d'heureux , si vous en exceptez les fanatiques & les fous , qu'il faut rayer du nombre des hommes , à moins qu'ils n'aient travaillé à la réunion dont je parle , c'est - à - dire , qu'ils n'aient donné à chacune de ces facultés , ce qu'elles demandent &

ce qui leur est raisonnablement dû.

Je vous dirai , mon cher Linus , dans ma premiere Lettre , ce que j'entends par la sagesse en question, qui , adoptée dans la jeunesse , doit faire la base de tous les âges , & les rendre heureux jusques dans l'extrême vieillesse : nous verrons après comment il seroit possible de la rendre aimable à la jeunesse à laquelle on la croit si faussement opposée.



L E T T R E V.

LA sagesse, dont il est question, mon cher Linus, n'est autre que la perfection de la raison : c'est le Sophos des Grecs ; l'homme qui l'a pratiquée le mieux, de l'aveu de toute l'Antiquité, plus croyable que les oracles d'Apollon, est Socrate, reconnu pour le plus sage des humains, celui dont Erasme disoit, peu s'en faut que je ne m'écrie, S. Socrate, priez pour nous, *parum abest quin exclamem Sancte Socrates, ora pro nobis* ; il n'embrassa pas la sagesse dans ses jeunes ans, parce qu'on ne la lui montra pas : ce qui lui eût été plus facile que dans un autre âge, où

il eut à combattre les impressions vicieuses qu'on lui avoit données , & auxquelles son tempérament le portoit. Zopire , en l'examinant en physionomiste , l'accusa de tant de penchans désordonnés , que ses disciples auroient lapidé le physionomiste , si ce sage par excellence ne les eût arrêtés , en leur avouant qu'il avoit été enclin à tous ces désordres , que Zopire avoit raison , ne pouvant pas deviner les prodiges que la sagesse avoit opérés en lui : elle le guida jusqu'à la mort , malgré l'importunité de sa femme , qu'il regardoit comme un présent des Dieux , puisqu'elle l'obligeoit chaque instant à exercer quelque vertu , malgré l'injustice de ses Juges , en faisant promettre à ses

amis , soulevés contre l'Arrêt qui le condamnoit , à ne venger sa mort que par la sainteté de leur vie. Ne sentez vous , pas mon cher Linus , à ce simple récit , votre cœur touché d'admiration , pour la sagesse qui a formé un tel homme ? Qui de nous ne souhaiteroit pas de vivre avec cette tranquillité & cette grandeur d'ame ? Nous désirons beaucoup de choses qui n'en approchent pas , qui sont mille fois plus difficiles , parce qu'elles ne dépendent pas de nous , & que celle-ci en dépend entièrement , & c'est malheureusement celle que nous recherchons le moins. Vous voulez connoître plus en détail ce que c'est que cette sagesse , en quoi elle consiste ? Ne le demandez pas
à

à tout le monde : on la défigure si fort, qu'on ne saura bientôt plus où la trouver ; comment la définir ? Elle a deux branches, qui réunies la renferment toute entière ; elle défend l'esprit des erreurs , & le cœur des vices ; d'après elle l'esprit apprend à juger sainement , & le cœur à n'adopter que ce qui est honnête. L'éducation ordinaire, les mœurs à la mode , les préjugés établis, les loix mêmes, qui ne sont pas toujours ce qu'elles devroient être , les exemples formidables qu'on a sans cesse sous les yeux, sont autant de pépinières d'erreurs & de corruption , si je puis parler ainsi, qui entraînent la jeunesse, qui se perpétuent , se multiplient d'âge en âge , & couvrent la vieillesse

de la honte de toute la vie. Je ne vous en impose pas, mon cher Linus; pour un vieillard digne de votre admiration, vous en trouverez des milliers plus odieux par les passions qui les dominent encore, que par le délabrement de leur existence & la difformité de leur figure. Est-il besoin d'établir que notre esprit nous a été donné pour voir, & notre cœur pour sentir? Que si nous ne voyons que ce qui est, nous verrons toujours juste; que si nos sentiments se portent à la vertu, nous aurons atteint la vraie sagesse humaine, la seule dont il s'agit ici. Quelque peu d'esprit qu'on ait, on en a toujours assez pour l'avoir juste, si l'on ne l'applique qu'aux objets dont il est

sur la Jeunesse. 211

capable , & qu'il ne s'avise pas de juger de ce qu'il ne peut pas connoître ; la faute la plus universelle de l'esprit est de prononcer sans connoissance de cause ; celle du cœur est d'abuser de sa sensibilité , de se laisser tromper sur les vrais plaisirs : à Dieu ne plaise que j'exclue les plaisirs ! La Providence ne l'a pas voulu ainsi , puisqu'elle nous en a prodigué de toutes les sortes , pour tempérer , adoucir les maux inséparables de la vie. Ce n'est donc pas en privant la jeunesse de ceux qui sont faits pour elle , que je prétends la faire servir à la perfection des autres âges , mon seul objet ici ; je voudrois ne l'y amener que par la voie des plaisirs : voyons comment nous nous y prendrons.

L E T T R E V I.

SI ma dernière phrase étoit publique , combien de gens s'éleveroient contre moi , crieroient à l'anathème , & le tout , faute de m'entendre ! Il y a trois sortes de plaisirs : ceux de l'esprit , ceux du cœur & ceux des sens : le mal de la jeunesse , & ce n'est pas sa faute , est de ne connoître que les derniers , & de s'y livrer sans mesure ; ne seroit-il pas possible de les faire marcher ensemble ? Croyez-vous que la fougue des plaisirs des sens ne seroit pas adoucie , quel que soit leur empire , par les plaisirs des deux autres facultés , si l'on savoit

les présenter avec les graces dont ils sont susceptibles ? Partagez d'abord entr'eux l'attention de l'ame , & elle n'éprouvera point cette ivresse , qui , en l'entraînant aux désordres inséparables de cet état, la rend souvent aussi incapable des plaisirs de l'esprit que de ceux du cœur : ces derniers sont alors si insipides à la jeunesse , on convertit tellement en épines les roses qu'ils pourroient offrir , qu'on en augmente la vivacité de ceux des sens : plus vous diminuez les attraits de ceux-là , plus vous augmentez ceux de ceux-ci ; ils n'en avoient pas besoin pour nous séduire , nos organes & notre sang les servent déjà si bien , qu'on en doit être que plus en garde contre leur séduction. Si ,

214 *Lettres philosophiques*

avant le développement des sens ,
avant l'âge de la puberté , on oc-
cupoit notre esprit de l'histoire du
monde , de la perfection des arts ,
des découvertes utiles à l'huma-
nité , des sciences qui contribuent
à son bonheur , plus susceptible alors
des impressions qu'on lui donne ,
& qui font des traces si profondes ,
l'esprit se trouveroit fortifié , sinon
contre les plaisirs des sens , puis-
que c'est la nature qui les fournit ,
il le seroit au moins contre les ex-
cès qu'elle n'approuva jamais. Il
en seroit de même de notre cœur
ouvert aux affections qu'on lui ins-
pire : il se muniroit des principes
vertueux , qu'offriroit à sa vue
l'exemple des grands hommes cé-
lebres dans tous les genres ; il

apprendroit insensiblement à n'aimer que ce qui lui paroîtroit conforme aux sentiments qu'il a éprouvés, & que l'admiration a gravés chez lui pour toujours. On nous a fait beaucoup de mal, en nous croyant nés si pervers & si méchants; cette croyance influe sur ceux qui nous élèvent : ils se persuadent qu'être vicieux est une nécessité attachée à notre nature, & ne s'embarassent pas à un certain point de nous réformer. Si l'on vouloit prendre la peine de raisonner, on verroit qu'en naissant nous ne sommes rien à le bien prendre, & disposés à être ce qu'on voudra que nous soyons. Par la curiosité que la nature inspire à la jeunesse, elle nous apprendroit, si nous la

216 *Lettres philosophiques*

consultions , comment il faut s'y prendre pour remplir notre esprit & notre cœur , avant que les sens s'en soient rendus maîtres : suivez un enfant au sortir de son berceau jusqu'à 15 ou 16 ans , & vous jugerez de son attrait pour apprendre , pour peu que vous preniez la peine d'enseigner , & qu'il n'ait en quelque sorte que le plaisir de savoir ce qu'il ignoroit ; à mesure que ces connoissances croîtront & qu'elles l'occuperont, ce qui est inmanquable , vous le verrez se donner lui-même , pour les augmenter, une peine qui n'en sera plus une pour lui , parce qu'alors le plaisir passera la peine , & qu'on a tout gagné quand on y est parvenu. Il n'en est pas tout-à-fait de même
du

du cœur, il dépend encore plus du tempérament que l'esprit ; la sensibilité est plus un arrangement de la matiere qu'un produit de l'esprit : les gens les plus spirituels ne sont pas toujours les plus sensibles , & les plus sensibles à leur tour ne sont pas toujours les plus spirituels. Il faut connoître les cœurs auxquels on a affaire ; essayez ce qui les touche , tous ne sont pas touchés des mêmes choses ; il n'y en a pourtant point de si dur & de si féroce par nature , auquel on ne puisse pénétrer par des soins assidus & proportionnés au caractère qu'on veut toucher : nous suivrons ce plan dans ma premiere Lettre.



L E T T R E V I I.

LE cœur est ce qui constitue le plus essentiellement l'homme dans tous les états de la vie, & c'est le cœur qu'on étudie le moins dans la jeunesse ; il en est de tant de sortes , c'est-à-dire , qu'il se montre avec des dispositions si diverses dans les enfans, que pour peu qu'on les examinât , on trouveroit facilement celle qui domine , & quel parti l'on doit prendre pour la changer , si elle est mauvaise : ce qui est plus facile qu'on ne croit ; ou pour la perfectionner , si elle est bonne , & lui faire atteindre le but qu'on se propose. Chiron vouloit

sans doute faire d'Achille un homme colere , comme il le devint en effet , en le nourrissant de la moëlle des lions, pour attirer le feu qui faisoit déjà bouillir le sang dans les veines de ce héros fougueux. N'est-il pas plus que vraisemblable qu'en lui fournissant une nourriture plus douce , on auroit adouci son caractère , & qu'on ne lui auroit peut-être laissé que cette vivacité , cette activité si nécessaire dans toutes nos opérations , qui en fait souvent le succès ? Ne nous spiritualisons pas plus qu'il ne faut : nos caractères sont assujettis à nos tempéraments , en sont l'effet immédiat ; c'est à ces tempéraments qu'on doit adresser ses soins dans l'enfance , pour en faire naître dans la suite le caractère qui peut s'y

220 *Lettres philosophiques*

affortir le mieux ; ce n'est jamais ; encore une fois , en révoltant la nature , qu'on réussit : ce n'est qu'en s'accommodant aux indices qu'elle donne , qu'on peut se flatter de quelque succès. Vous éprouverez , mon cher Linus , combien la maniere influe sur nous , & dans quel éloignement nous sommes encore de ce qu'il faudroit faire pour l'amener à ce que nous souhaitons : il n'y a pas d'autre voie pour y arriver ; la nourriture que nous prenons à cet âge , l'air que nous respirons , l'exercice que nous faisons, nous forment un tempérament quelquefois fort différent de celui que nous avons apporté du sein de nos meres ; j'ai vu dans la même ville , arrosée par deux fleuves aussi

différents dans la qualité de leurs eaux que dans leurs cours, les habitants de leurs bords divers contracter une sorte d'analogie avec la rapidité de l'un & la tranquillité de l'autre. Les enfants élevés dans les montagnes ont un tout autre tempérament que celui que donnent les plaines. Ce n'est point une Muse, comme le disoit poétiquement Horace, qui donnoit aux Grecs ce penchant à l'harmonie qui régnoit dans leurs écrits & même dans leur langage, c'étoit le climat heureux qu'ils habitoient : leurs autres qualités étoient l'effet de leurs loix, de leur gouvernement, de leurs mœurs ; car je ne pense pas, à beaucoup près, que le climat fasse tout chez les hommes.

L E T T R E V I I I

E T D E R N I E R E .

Il ne suffit pas d'avoir étudié les cœurs qu'on veut former , la jeunesse ne fait pas feindre : sa candeur rend cette étude facile. Il n'en est pas de même des moyens à employer pour corriger ou pour perfectionner les dispositions dont on s'est assuré : c'est un travail , sur-tout si l'on veut rendre agréable la leçon qu'on croit nécessaire ; & il faut qu'elle le soit , si l'on veut qu'elle soit utile. Pour rendre la jeunesse meilleure , il n'est pas nécessaire de la rendre malheureuse ; il n'y a point de cas , si l'on s'y prend de bonne heure , où il faille

la traiter durement : les châtimens ne regardent que ceux qui , déjà imbus de mauvaises habitudes , font craindre les excès qui peuvent en résulter , & autorisent par leur résistance les traitements les plus efficaces , toujours inférieurs quels qu'ils soient , aux maux qu'on prévoit & qu'on veut éloigner.

Bannissons en général les châtimens quelconques de l'éducation : ils avilissent l'ame , ils introduisent la crainte qui est leur poison & la source de tant de malheurs ; faisons si bien , qu'elle puisse dire , *je crains Dieu , cher Abner , & n'ai point d'autre crainte.* La paresse humaine l'emploie comme le moyen le plus court de se mettre à son aise vis-à-vis de la jeunesse ; comme

224 *Lettres philosophiques*

si c'étoit aux enfants à mettre à leur aise ceux qui les gouvernent, & non pas à ces derniers à ne s'y trouver que lorsque des leçons agréables ont produit l'effet qu'ils se propofoient. Nous ne finirions point, si nous voulions parcourir toutes les classes des cœurs : bornons-nous à quelques especes, & voyons comment on pourroit les diriger, ou, pour mieux dire, tourner leurs dispositions à la fin que nous cherchons ; je m'en propose deux, auxquelles on peut en rapporter une multitude d'autres : celle des cœurs durs, & celle des cœurs tendres, comme sources inmanquables des plus grands maux, ou des plus grands biens ; car, que ne dérive-t-il pas de ces deux

especes ? Les procédés qu'on doit employer sont aussi différents que la nature même de ces cœurs.

Un cœur dur ne peut être amené à la sensibilité que par la vue répétée d'objets attendrissants , malheureux , qu'en les plaignant à ses yeux , qu'en leur donnant quelque secours , & en essayant de lui en demander pour eux ; il est bien difficile qu'à la longue la vue de ces objets , l'exemple qu'on fournit en les soulageant , n'excite quelque lueur d'humanité : cette sensibilité , une fois entamée , ne lui permettra pas du moins , comme au fils de ce riche , dont parle Pétrone , de demander tout étonné , qu'est-ce qu'un pauvre ? Il sera facile d'aider un si beau commencement ;

226 *Lettres philosophiques*

on lui dira que ce misérable qu'il a vu , est son frere par la nature , que le hazard a décidé de leur fortune en faisant l'un riche & l'autre pauvre ; que la premiere , la plus sacrée des loix , est d'aider ses semblables , d'adoucir leurs maux quand nous le pouvons ; s'il en est besoin , on lui présentera une mere chargée d'enfants qu'elle ne peut nourrir faute d'avoir du pain à leur donner : on fera prosterner cette famille devant lui ; elle lui demandera d'avoir pitié de son sort ; s'il paroît attendri , elle l'appellera son protecteur , son pere , son sauveur ; il seroit difficile qu'un spectacle si touchant ne tirât pas quelques larmes de ses yeux ; l'ouvrage sera alors bien avancé , il ne sera plus

question que de le fortifier par des répétitions , & s'il est possible de lui attacher quelqu'enfant malheureux dont il prenne soin , & qu'il puisse se flatter d'avoir tiré de la misère : voilà le moral ; quant au physique qui doit y aider , y concourir , il faut veiller sur la nourriture , la rendre douce , éviter dans les exercices du corps les excès , le retenir plutôt que l'animer à tenter des choses trop difficiles ; le courage ne manque guere à ces sortes de caracteres : ils ont plutôt besoin d'être reprimés qu'enhardis. Il est bien croyable que les gens dont la dureté nous révolte si fort , qui sont devenus si insociables, n'avoient pas été élevés avec les procédés que nous venons d'indiquer : c'est

228 *Lettres philosophiques*

une question qu'on fait tous les jours, qui me paroît décidée depuis long-temps , s'il vaut mieux avoir un cœur dur , inaccessible à la pitié, qu'un cœur tendre & sensible , exposé à des peines que les cœurs durs n'éprouvent point ; comme si la sensibilité , à quelque épreuve qu'elle soit mise , n'étoit pas toujours une source de plaisirs , auxquels la dureté ne peut atteindre ; comme si la tendresse , dans le temps même qu'elle souffre , ne portoit pas avec elle une sorte de contentement que le malheur même ne peut pas effacer. Qui de nous d'ailleurs préféreroit la société des cœurs durs à celle des cœurs sensibles ? Ne nous flattons pourtant pas qu'il n'y ait rien à corriger aux

cœurs tendres : les égarements & les excès auxquels ils se portent quelquefois , sont faits pour nous alarmer ; l'intérêt qu'il est si naturel de prendre à ce qui leur arrive , ne suffit pas pour les justifier ; & dans le temps que nous les plaignons , nous ne pouvons pas nous empêcher de les condamner. Voyons donc comment on pourroit s'y prendre pour ne leur laisser que le plaisir attaché à la sensibilité , sans leur faire courir le risque assez ordinaire de s'égarer dans leurs affections.

Comme leurs dispositions s'annoncent de bonne heure , on peut y pourvoir de bonne heure aussi : c'est un feu sacré qu'il ne faut pas essayer d'éteindre , on n'en viendrait pas

230 *Lettres philosophiques*

à bout quand on le voudroit ; il est seulement question de diriger sa flamme & sa chaleur vers les seuls objets qui sont dignes de l'entretenir & de l'attiser. Ce n'est qu'à de petits objets que les enfants s'attachent : c'est la vivacité , la sensibilité , la tendresse qu'ils y attachent , qui annoncent la qualité de leurs cœurs ; dès-lors il est besoin d'y pourvoir : ils sont capables de sentir , si l'on prend la peine de le leur expliquer , que ce qu'ils aiment n'est pas digne de leur amitié : pour leur ôter cet attendrissement frivole , on leur présente ce qu'ils doivent aimer davantage ; on leur en dit les raisons , on sèche leurs larmes quand elles coulent mal - à - propos , on les laisse répandre quand il y a rai-

fon d'en verser. D'année en année les sujets deviennent plus importants , on y apporte le même remede ; on approuve le sentiment bien appliqué , on désapprouve celui qui ne l'est pas , mais en donnant toujours les motifs de blâme qu'on y attache. Ce n'est jamais que pour se débarrasser de la peine qu'on trouve à raisonner avec les enfants, qu'on les suppose incapables de raisonnemens ; comme ils n'ont encore ni préjugé, ni passion bien établie , il est surprenant avec quelle facilité ils se rendent à la vérité qu'on leur montre : ainsi conduits jusqu'à l'âge où les passions se font sentir , ils se trouvent disposés à n'admettre dans leurs affections que ce qui est hon-

232 *Lettres philosophiques*

nête , & quoique le plaisir ait plus d'empire chez eux que chez les autres , accoutumés à discerner le véritable de ce qui n'en est que l'ombre , celui qui déshonore , de celui qui se trouve conforme aux principes qu'ils ont reçus ; s'ils font des fautes , elles seront légères , & n'entraîneront pas ces suites honteuses qui détruisent les fortunes , qui désolent les familles , & qui font gémir ceux que leur éclat en instruit.

Il y a une précaution à prendre : on doit craindre que cette extrême sensibilité n'entraîne de la mollesse , de la paresse : elles en sont souvent une suite nécessaire ; la seule manière d'y pourvoir est de leur inspirer du courage , de
rendre

rendre leurs connoissances solides , de les instruire plutôt que de les amuser , d'être avares du temps avec eux , de n'en laisser pas perdre ; il y a une manière de fortifier l'ame , & cette espece de cœurs en a besoin : c'est de fortifier leurs corps par un exercice assidu , & qui aille toujours en augmentant , par des jeux qui les tiennent en haleine & qui ne les amollissent pas , par une nourriture plus solide que délicate , par des spectacles & des lectures qui élèvent l'ame & qui ne l'attendrissent pas ; Corneille , en ce cas , est préférable à Racine , quelque excellent que soit ce dernier ; la colere d'Achille vaut mieux pour eux que les lamentations d'Enée , &c.

234 *Lettres philosophiques*

En voilà bien assez , mon cher
Linus , pour m'acquitter envers
vous ; c'est un champ immense que
j'ai ouvert , d'autres pourront le
cultiver mieux que moi : je sou-
haite qu'ils en retirent des fruits
utiles ; je me borne à dire avec
Horace :

*Dî probos mores docili juventæ
date.*

F I N.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans l'Homme sociable.

D ES Vertus.	Page 14
<i>De la Justice.</i>	19
<i>De l'Humanité.</i>	27
<i>De l'Honnêteté.</i>	35
<i>Du Courage.</i>	44
<i>De la Fidélité.</i>	53
<i>De la Vérité.</i>	58
<i>De la Sûreté.</i>	62
<i>De l'Indulgence & de la Subordina- tion.</i>	66
<i>Des Qualités.</i>	71
<i>Du Travail.</i>	76
<i>De la Patrie.</i>	89

236 TABLE DES MATIERES.

<i>De la Profession.</i>	99
<i>De la Modestie.</i>	109
<i>De la Douceur.</i>	112
<i>De la Politesse.</i>	119
<i>De l'Intérêt personnel.</i>	134
<i>De l'Ambition.</i>	137
<i>De l'Envie.</i>	140
<i>De la Jalousie.</i>	146
<i>De l'Avarice.</i>	150
<i>De la Volupté.</i>	156
<i>De la Méchanceté.</i>	163
<i>Conclusion.</i>	169

Fin de la Table de l'homme sociable.

T A B L E

Des Lettres philosophiques sur la
Jeunesse.

<i>LETTRE I,</i>	Page 175
<i>Lettre II,</i>	182
<i>Lettre III,</i>	189
<i>Lettre IV,</i>	196
<i>Lettre V,</i>	206
<i>Lettre VI,</i>	212
<i>Lettre VII,</i>	218
<i>Lettre VIII & dernière,</i>	223

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un manuscrit intitulé : De *L'Homme sociable* ; je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 26 Novembre 1771.

AMEILHON.

De l'Imprimerie de LOUIS JORRY, Fils, rue de la
Huchette, près le petit Châtelet.



L
féaux
Parle
notre
Bailli
autre
Notre
Nous
prim
s'il N
missie
lant
avon
faire
bon
par te
année
des P
Libra
lité &
d'im
obéiss
enrég
Com
dans
sion
me,
raçter
aux

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; **SALUT.** Notre amé le sieur **DESSAIN Junior**, Libraire, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, *L'Homme sociable*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, notamment à

celui du 10 Avril 1715, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis au même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayants cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit ajoutée comme à l'original. Commandons à premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le huitième jour du mois de Juillet, l'an mil sept cent soixante-douze, & de notre regne le cinquante-septième.

Par le Roi, en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1803, fol. 699, conformément au Règlement de 1723. A Paris, le 14 Août 1772.
LE CLERC, Adjoint.

n
of
e
em
ain
ien
au
aire
ell
ell
e d
von
rpo
ble
acu
opis
g a
fo
as a
quis
equi
tion
Nor-
notre
moi
e, &

E.

amb
urs d
nt d
772
int.